

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1762.



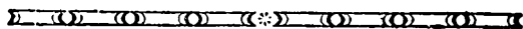
NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.



MDCCLXII.



JOURNAL HELVETIQUE.



OCTOBRE 1762.



EXTRAIT

*D'un Sermon, prononcé à Berlin, l'an 1762.
à l'occasion de la paix entre la Prusse & la
Russie, par M. ACHARD, Pasteur &
Conseiller Eclésiastique (*).*

AUX EDITEURS.

LE petit Extrait que je me propose de faire de cet excellent Sermon, vous appartient par plus d'un endroit ; celui qui en est l'Auteur

Y 2

(*) On a déjà donné dans le Journal Helvétique de Déc. 1760 une traduction des Thèses latines de M. ACHARD, sur le *bonheur*, & cette traduction a été goûtée.

est né à *Genève*, & y a fait ses études avec un grand succès ; il y fait l'éloge de l'auguste Prince qui gouverne avec beaucoup de gloire la *Prusse* & les Etats qui en dépendent. Ce Sermon d'ailleurs mérite d'être connu par lui même ; on y trouve par tout cette éloquence noble & pathétique, qui caractérise le bon Orateur ; on voit que c'est le cœur qui parle, & qui exprime tous les sentimens que lui inspire la vérité & l'amour pour un Prince chéri & respecté de ses Sujets.

J'entre en matière, & voici le texte de ce Sermon, dont je n'ometts qu'avec regret ce que je suis forcé de retrancher : *Chantés à l'Eternel un nouveau Cantique, car il a fait des choses merveilleses. Ps. XCVIII. v. I.*

Le Prédicateur invite ses Auditeurs à imiter la piété & la reconnoissance de DAVID, qui dans ses Psaumes célèbre avec magnificence les bienfaits de Dieu, sa puissance & sa bonté ; il paroît en particulier que dans ce Cantique le Psalmiste a en vûe quelque grande victoire, ou quelque délivrance signalée, que Dieu avoit acordée à son Peuple ; quel sujet peut mieux convenir aux circonstances présentes ! Il fournit matière à deux principales réflexions ; on considérera d'abord ce que Dieu a fait pour nous ; apres quoi nous verrons quelle est la reconnoissance que nous lui devons ; tel est le plan de ce Discours.

De toutes les perfections de Dieu , la bonté est sans contredit celle dont il nous fait le plus souvent ressentir les effets ; *elle ne s'est jamais laissée sans témoignage envers les Hommes. L'Éternel a fait pour nous , come pour l'ancien Peuple , des choses merveilleuses.*

A proprement parler toutes les choses que Dieu fait sont *admirables* , parce qu'elles sont toutes faites selon les Loix & les vües de son infinie Sageffe , & qu'elles tendent toutes au plus grand bien de ses Créatures. Mieux on conoit la nature, plus on l'admire : La conservation de l'univers , l'harmonie qui y règne , sont un miracle continuel , mais le merveilleux ne se fait pas sentir , parce que nos yeux y sont acoutumés. S'il y a des événemens qui nous frappent plus les uns que les autres, c'est, ou parce qu'ils nous semblent sortir du cours ordinaire des choses , ou parce que nous nous y trouvons plus sensiblement intéressés ; si l'esprit humain pouvoit embrasser tout le plan de la Providence , la suivre dans toutes ses voies , & en particulier voir l'issue des choses, son admiration porteroit beaucoup moins sur les événemens, que sur le pouvoir & la sageffe infinie de celui qui les arrange. Pour bien juger de la conduite de Dieu, il faudroit voir l'ensemble de ses œuvres , & non quelques morceaux détachés.

La plupart des Homes n'ont que des idées fort confuses du gouvernement de la Providence. Ils s'imaginent que Dieu n'intervient dans ce qui nous regarde, que pour faire quelque changement à son plan, suivant qu'il se propose de favoriser les uns, & d'humilier les autres, à peu près come un ouvrier, qui sur de nouvelles idées remet la main à son ouvrage, & lui done une nouvelle forme. On veut juger des desseins de l'Etre infini & tout parfait, par nos sens qui sont défectueux, & par nôtre raison qui est très bornée; elle qui se perd sur la formation d'un insecte, veut décider de la construction de l'univers, & juger du tout, par une partie.

Concevons mieux la chose; ce n'est qu'après s'être fait un plan que l'Etre suprême a créé le monde, & ce plan lui a d'abord présenté la suite de tous les événemens qui devoient en résulter. *Avant même que les Montagnes fussent nées, & que la Terre reposât sur sa base*, il a vû tous les Siècles rouler sous ses yeux, & enfanter successivement toutes ces grandes révolutions qui nous étonnent. C'est dans ce plan que se trouvent tracés la destinée des Empires, le sort des combats & celui de chaque mortel; la chose est facile à comprendre, Dieu aiant tout créé, tout combiné, & conoissant parfaitement la force de chaque Etre, la place qu'il ocupe dans le monde, &

L'influence que tous ensemble ont les uns sur les autres, il s'enfuit clairement qu'il a dû prévoir tout ce qui en arriveroit. C'est ainsi qu'un Architecte voit dans le seul plan qu'il s'est fait, l'Edifice qu'il a dessein d'élever, & qu'un Artiste, avant même que la machine qu'il construit soit achevée, vous dira tous les usages auxquels elle peut servir (*).

Il ne faut donc pas s'imaginer que les *choses merveilleuses de l'Eternel*, consistent toujours dans l'interruption des Loix de la nature, encore moins dans un changement que Dieu fasse dans son plan : Le *merveilleux* est

Y 4

(*) Que l'on vante tant que l'on voudra la Religion naturelle; il est certain qu'avant la Révélation les Hommes n'avoient qu'une foible idée de leurs devoirs, & du gouvernement de la Providence;

Hé! pourquoi de la Loi nouvelle
 Condanner l'aimable rigueur,
 Vouloir sur la Loi naturelle
 Régler son esprit & son cœur?
 Sous son joug esclave du vice,
 L'home au gré de son vain caprice
 Erroit sans guide & sans apui,
 Couvert du plus épais nuage,
 Ses yeux ne voioient qu'une image
 Du flambeau qui brille aujourd'hui.

dans la sagesse de celui qui conduit les événemens, bien plus que dans la chose qui arrive, & qui suivant les circonstances ne pouvoit qu'arriver. Un ouvrier est d'autant plus habile, qu'il opère de grandes choses avec de petits moyens. Que ces événemens importans soient apellés, par distinction, des *coups du Ciel*, cela est juste; mais il faut savoir ce qu'on doit entendre par-là.

Je crois que par ces *coups du Ciel*, il faut entendre ces directions particulières de la Providence, où par l'arrangement de certaines circonstances, conues de Dieu seul, & que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, elle produit des effets contraires à ceux qu'on avoit lieu d'attendre de l'état des choses telles que nous les conoissions. Ce n'est pas toujours en dérangeant l'ordre des choses, mais en le maintenant, que Dieu se montre, & manifeste son pouvoir. Ce ne sont pas des miracles proprement dits, puisque ces circonstances, auxquelles nous ne nous attendions point & qui se trouvent renfermées dans le plan de la Providence, ont dû naturellement produire les effets qui en ont résulté, enforte que si nous les avions sùes, nous aurions pû nous mêmes prévoir ce qui en arriveroit. Si vous aviés sù, par exemple, qu'une violente tempête dissiperoit cette formidable flote; qu'à l'aproche du combat un brouillard

s'éleveroit , qui cacheroit à l'une des armées la manœuvre de l'autre ; que la maladie ou la mort d'un Potentat dérangeroit tout le système de ses alliés ; les événemens qui en ont été les suites ne vous auroient nullement surpris ; mais ce sont là des choses , qui pour n'être pas miraculeuses & au dessus de la nature , n'en sont pas moins des choses cachées , qui , come dit un Prophète , ne sont que pour l'Eternel : Il dirige ce qui est visible & ce qui ne l'est pas , selon sa volonté toute puissante.

Ces directions particulières , placées de distance à autre , dans le plan de la Providence , semblent destinées à réveiller l'attention des Homes , & sur tout , à faire sentir aux Grands de ce monde , qu'il y a un Etre , infiniment élevé au dessus d'eux , de qui ils dépendent , & dont ils doivent toujours implorer l'assistance , parcequ'il n'est ni force , ni conseil qui puisse tenir contre lui ; ce sont autant de voix qui nous crient à tous , Grands & Petits , *Prenés garde à ces choses , prenés garde que c'est moi l'Eternel qui les fais !*

Ces principes , bien loin de porter atteinte à la gloire de Dieu , ne servent au contraire qu'à la relever , par les grandes idées qu'ils nous donent de sa puissance , de sa sagesse , & de son infinie conoissance. Quoi de plus admirable en éfet , que cet entendement qui embrasse tout à la fois le passé , le présent &

l'avenir? Quoi de plus admirable que cette sagesse, qui malgré la diversité infinie des Êtres, les a si bien liés & combinés, qu'il n'y en a aucun, quelque vil & méprisable qu'il nous paroisse, qui ne concoure aux fins que Dieu s'est proposées & ne serve à l'accomplissement de ses desseins? Quoi de plus admirable enfin, que cette Puissance, qui tient toutes ses Créatures come enchainées, & les fait mouvoir à ses ordres, *qui dissipe le Conseil des Nations, & met à néant les desseins des Peuples (*)!*

On voit aujourd'hui, on les éprouve ces choses merveilleuses de l'Eternel, on les admire dans l'heureuse révolution *par laquelle Dieu a fait conoitre la delivrance qu'il réservait aux Prussiens, & a manifesté sa justice*

(*) Quoique la Providence se couvre quelquefois des voiles des causes secondes, elle ne se manifeste pas moins par des événemens extraordinaires & inattendus, qui changent la face des États, en accélèrent la prospérité, ou en précipitent la ruine: Ce qui confond la prudence humaine, toutes les combinaisons & tous les raisonnemens des Politiques. Par exemple la ruine des Juifs, leur dispersion & leur conservation étonante, est une preuve bien marquée d'une Providence. Leurs Vainqueurs ont disparu, & les Juifs vaincus, fugitifs, subsistent encore.

aux yeux des Nations. Voies & goûtes combien l'Éternel est bon envers ce Peuple.

Personne n'ignore les tristes & facheuses conjonctures où nous nous trouvions il n'y a que peu de tems, & les justes sujets que nous avons de craindre; le Ciel couvert des plus épais nuages, ne nous présageoit qu'orage & désolation; déjà le tonnerre grondoit sur nos têtes, & tout nous anonçoit les plus funestes revers.

Après la perte de cette importante Place, qui avoit été forcée de se rendre, le chemin étoit ouvert à l'ennemi, & il ne lui restoit plus que de foibles barrières à franchir. Déjà ses troupes, come un torrent rapide, s'étendoient de tous côtés, & répandoient la consternation & l'éfroi. Dans cette situation, nous ne sentimes que trop les dangers qui nous environoient. Plusieurs même poussèrent la crainte jusqu'à désespérer du salut de l'Etat; de là cette terreur, ces angoisses, qui se communiquant de proche en proche, rendirent bientôt la consternation générale.

Rien de plus ordinaire à l'homme que de passer d'une extrémité à l'autre, de l'espérance, à la crainte, d'une trop grande confiance, à la pusillanimité. C'est ce qui arrive surtout à ceux qui s'arrêtent aux causes secondes, ne considérant que les effets qu'elles ont coutume de produire; dès qu'une fois la fraieur les a

faisis, ils ne voient plus que ruines, pertes & désastres; leur imagination troublée n'enfante plus que des monstres.

Il est vrai, FREDERIC nous restoit, & triomphoit en quelque sorte de ses ennemis, par une défensive qui formera peut-être l'époque la plus brillante de ses campagnes; lors qu'on le croioit abatu, il se relevoit avec gloire; mais éloigné de sa Capitale, & environné de deux puissantes armées, fort supérieures en nombre, il lui étoit impossible de venir à notre secours.

Mais vous Cieux écoutés, Ô toi Terre prête Oreille, l'Eternel a fait des choses merveilleuses. Celui qui met un frein à la fureur des flots, Ô qui a dit à la Mer, tu étendras tes vagues jusques là, mais tu n'iras pas plus loin, celui qui ouvre Ô ferme le sépulcre, intervient tout d'un coup. Il appelle la mort, & la mort volant à ses ordres, couche dans le tombeau une auguste Princesse, qui faisoit la guerre contre sa propre inclination, & répandoit des larmes sur les lauriers ensanglantés que cueilloient ses Généraux.

A cette Princesse, succède un Prince que ta bone Providence, ô mon Dieu! semble n'avoir élevé sur le Trône que pour rendre enfin la paix à l'Europe; il n'a pas plutôt eû les rênes de l'Empire en mains, que par une gnanimité & une grandeur d'ame, dont

L'Histoire nous fournit à peine quelque exemple ; il a préféré le titre de Pacificateur à celui de Conquérant , & a déclaré hautement, que son unique but étoit d'arrêter , autant qu'il lui seroit possible , l'écoulement du sang humain , & de donner le repos aux Peuples.

Suspendons pour un moment l'Analyse de ce Discours éloquent ; l'orateur qui l'a prononcé ne prévoioit pas que le Roi de PRUSSE, perdrait si tôt son fidèle associé , & son admirateur , par une mort prompte & imprévue , & une catastrophe qui a étonné toute l'Europe : Ce Prince infortuné auroit peut-être prévenu l'une & l'autre , *si son unique but eût été de donner le repos & la paix aux Peuples* , mais il avoit d'autres objets , & a précipité des changemens , peut-être bons & salutaires à ses Sujets , mais que la prudence vouloit qu'il ne fit que lentement & après avoir bien affermi son Trône & son autorité. Dieu ne l'a pas permis ; come il est l'Auteur des Révolutions des Etats , & que sa Providence s'étend sur tous les événemens , nous devons adorer ses décrets , qui n'ont point changé le système des choses , puisque l'Impératrice de Russie aujourd'hui régnante , est entrée dans le même plan que son Prédécesseur. Reprenons aprésent le fil d'un Discours si beau & si intéressant , & qui présente de si sages vues.

Une révolution , dit M. ACHARD , qui ar-

rive précisément dans le tems & les circonstances où nous en avons le plus besoin, une révolution qui fait perdre à la ligue formée contre le Roi, sa principale force, qui confond toute la sagesse des sages de ce Siècle, & dérange tous leurs projets, ne manifeste-t-elle pas aux yeux des Nations, la faveur du Tout puissant. Il n'y a ici ni politique, ni intrigues de cabinet, ni bataille gagnée à quoi on puisse l'attribuer : *Dieu seul a tout fait.*

Loin de cette Chaire de vérité ce langage flateur qui ôte à Dieu la gloire, pour la donner aux Homes. Personne, j'ose le dire, n'admire plus que moi le Monarque qui gouverne la *Prusse* ; sa fermeté, sa constance, l'activité & les ressources de son génie, qui triomphe de tous les obstacles, étonnent ses ennemis mêmes. Mais je veux qu'on pût comprendre par là, comment il s'est si longtems & si glorieusement soutenu contre des forces supérieures aux siennes, il ne pouvoit sans une direction particulière de la Providence que succomber enfin : Ah ! n'en doutons pas, & ne craignons point d'obscurcir sa gloire, en disant, que c'est Dieu qui l'a aimé, que c'est Dieu qui l'a sauvé ; aussi voions nous qu'il le reconoit lui même, puis que ce n'est que par un ordre exprès de sa part que nos Eglises ont rendu, & rendent encore aujourd'hui
 aces à l'Être suprême de son infinie bonté.

Du fein des ténèbres qui nous enveloppoient sortent de tous côtés des raions de lumière, qui semblent former l'aurore du grand jour, où une Paix générale remplira tout nos vœux, & ceux de l'Europe entière.

O Dieu ! nous te bénissons de ce que tu as conservé ce grand Roi, au milieu de tant de dangers & de machinations de ses ennemis : Done enfin du repos à son ame, rends le à son Peuple, afin que n'étant plus distrait par les soins du dehors, il s'occupe de ceux du dedans, & cherche une nouvelle gloire, dans le bonheur de ses Sujets.

Je terminerai ici le précis d'un Sermon, dont j'ai copié quelques endroits avec un extrême plaisir ; ce n'est point une éloquence bruiante, pleine de mots & vuide de choses. C'est une précision & une justesse philosophique, qui orne & exprime la vérité, sans la farder. Point de ces hyperboles, qui étonnent, ou de ces antithèses qui font briller l'Orateur aux dépens du sujet. Ici chaque pensée est à sa place ; l'expression la rend avec clarté & avec noblesse ; le stile n'est ni trop serré, ni trop lâche ; tout respire dans ce Sermon le bon gout & la piété ; le Héros qui en fait le sujet y est loué, mais sans flatterie, & sans exagération. On ne dit point de lui, ce qu'un Poete fameux a dit de LOUIS XIV.

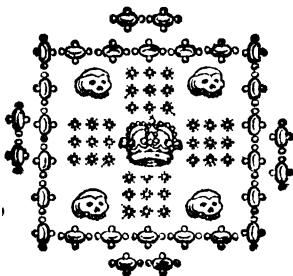
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer ;

ou bien , *il tient la victoire attachée à son char de triomphe*. Quoi qu'elle aime & favorise FREDERIC , on l'a vû quelquefois s'éloigner de ses drapeaux ; elle n'a pas toujours marché sur ses traces , mais il l'a rapellée à lui par la force de son génie , & par sa haute valeur.

Dans le projet qu'on atribüe à HENRI IV. de former une Diette générale des plus puissans Etats de l'Europe , pour en affermir & perpétuer la paix , la *Russie* & la *Prusse* , dit M. de SULLY , n'y étoient point compris ; elles avoient , dit-il , trop peu de pouvoir & d'influence en Europe. Le système a bien changé aujourd'hui ; ces deux Puissances , l'une par la supériorité du génie de PIERRE le Grand , l'autre , par celle de l'illustre FREDERIC , excitent l'attention de toute l'Europe , & ont fait souvent pancher la balance de leur côté , malgré tous les efforts de leurs ennemis , ligués & armés contr'eux. La valeur d'un Chef expérimenté , à la tête de ses troupes , dont il est adoré , est bien propre à animer & à soutenir leur zèle & leur courage. On croit pouvoir tout entreprendre , tout exécuter , quand on a pour exemple & pour guide un Prince , que la Providence protège , & auquel il semble que rien n'est impossible. Les Anglois l'ont soutenu puissamment , il est vrai ; il a été fécondé par les Augustes Princes

de Brunfwich & par ceux de fa Maifon, mais cette affiftance lui auroit été inutile, s'il fe fut manqué à lui même.

L'Orateur finit fon Discours par un tableau vif & pathétique, des horreurs de la Guerre, & des douceurs de la Paix; il paffe enfuite à la reconnoiffance qu'on doit à l'Être fuprême pour tous fes bienfaits, & en particulier pour la délivrance qu'il vient d'accorder aux Pruffiens. Il y a ici beaucoup d'onction & d'énergie; mais je fuis forcé de finir.





E S S A I

Sur la Vérité de la Religion révélée, & sur son utilité.

AUJOURD'HUI l'on met en doute les vérités les plus incontestables; on se fait un faux honneur de jeter des nuages sur la lumière la plus pure; les hypothèses les plus hardies sont les mieux reçues, parce qu'elles sont les plus fausses. On voit des Ecrivains téméraires prendre un cruel plaisir à arracher aux homes, par de coupables paradoxes, ce qui fait leur plus douce consolation, & qui fonde leurs plus solides & leurs plus belles espérances: En un mot, le Pyrrhonisme semble triompher, & il ne tient pas à lui d'élever sur les ruines de la Religion, l'Edifice monstrueux d'une incrédulité, qui ne répugne pas moins aux lumières de la Raïson, qu'à la tradition historique, & au dictamen de la conscience (*). Examinons sur quels fonde-

(*) Il y a de beaux génies, mais singuliers, qui veulent à quelque prix que ce soit, se faire distinguer & passer pour originaux; dans ce but, ils n'agissent & ne pensent point come le comun des Homes; ils demandent des démonstrations dans ce qui

mens l'incrédulité veut établir ses criminelles hypothèses, ébranler l'évidence qui fait notre apui, pour nous faire floter dans un doute afreux & perpétuel. Mais avant que d'entrer dans cet examen, voions sur quelle base la Religion est établie; nous ferons alors convaincus, que la main des Homes ne peut renverser un bâtiment, qui a pour fondateur le Maître du monde.

Je comence par une réflexion qui se présente d'abord; il est étonant que les plus grands Homes du Paganisme, qui en conoissoient le ridicule & la fauffeté, ne parlaffent qu'avec respect de la Religion établie, & confirmée par les Loix; ils pensoient en sages, & s'exprimoient come le Peuple, & des Chrétiens, qui ont une Religion si raisonnable, si ancienne, si conforme à leur bonheur & au bien de la Société, ont l'audace de lui insulter, en quelque sorte, & de la tourner en moquerie! Cette sainte Religion présente-t-elle quelque chose d'absurde, qui choque la Raifon & la vraisemblance! Ceux qui l'ont anoncée come émanée du Ciel, parlent ils le langage des

Z 2

qui n'en est pas susceptible. Ils soutiendroient le Christianisme, s'il n'étoit pas la Religion dominante: Il leur faudroit une autre terre, un autre Ciel, & peut être un autre Dieu.

fourbes & des imposteurs ? Se font-ils tous accordés pour nous tromper, & l'ont ils pû ? Mais rien n'est plus simple & plus naturel que leurs Discours ; ils s'expriment avec une candeur & une naïveté qui font come le sceau de la vérité ; ils avouent leurs défauts, & leur foiblesse ; ils ne se piquent point d'éloquence ; rien ne sent l'art & la dissertation dans leurs écrits ; ils conviennent ingénument de leurs fautes & de leur ignorance ; *le trésor de l'Evangile*, disent-ils, *a été mis dans des vaisseaux de terre* : Mais ce vaisseau fragile acquiert une force victorieuse, qui renverse & qui brise les idoles du Paganisme ; des gens sans autorité changent en quelque sorte, la face du monde ; de cette boue qui paroît si méprisable, sort l'or le plus pur. Les Grands & les Petits, tout se réunit sous l'étendart de J. C. & ses Disciples parlent du Ciel, come s'ils en étoient descendus ; de l'immortalité de l'ame & de la vie avenir, come s'ils avoient vû en éfet ces nouveaux Cieux & cette nouvelle terre, où la justice habite. Avec quelle grandeur & quelle élévation ne parloient ils pas des perfections de l'Etre suprême ; de sa puissance, de sa justice, & de sa bonté. LONGIN, tout Païen qu'il fut, a admiré le sublime qui se trouve dans la narration de MOÏSE, lors qu'il dit, *Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut*. Que de sen-

timens & de patétique ne se trouve pas dans l'entretien d'ABRAHAM avec les Anges, lors que les Envoies du Ciel lui anoncent la nouvelle de la destruction de Sodome ! Que d'humanité dans ses sollicitations en faveur de cette malheureuse Ville ! Que de tendresse pour LOT son Neveu ! Qu'on lise l'histoire de JOSEPH, on ne peut qu'être touché & atendri à un récit si intéressant ; on voit que c'est le cœur qui parle, sans chercher à plaire, mais qui plait cependant, parce que la vérité est toujours aimable & belle par sa propre beauté. Je ne veux pas multiplier les exemples ; je me borne à citer ce qui est rapporté dans l'Évangile sur la résurrection de LAZARE, sur ce que J. C. dit à cette occasion à ses Sœurs, sur l'émotion & la tendresse qui parurent dans ses Discours & sur son visage ; quelle grandeur réelle sous une bassesse apparente. Qu'on lise le Dialogue qu'il eut avec la péchereuse, les témoignages de clémence & de bonté qu'il acorda à la sincérité de sa repentance, son atendrissement à la vue de Jérusalem dont il déplore le triste sort ; qu'on lise encore l'excellent Sermon qu'il fit sur la Montagne, en présence d'une foule de Disciples ; on y trouvera les maximes les plus sages, & tous les principes de la plus pure morale. Qu'on la compare avec celle des Philosophes Païens, on verra combien elle lui est

supérieure; c'est un système lié, convenable aux besoins & à la foiblesse de l'homme, propre à former le lien le plus étroit de la Société, à en établir la concorde, la paix & la sûreté (*). Quel exemple de charité ne donne-t-il pas sur la croix en priant Dieu pour ses ennemis. Les Apôtres & les Disciples du Seigneur tiennent tous le même langage; il y a entr'eux une parfaite harmonie. ST. PAUL parle & annonce les mêmes vérités que ST. PIERRE, que ST. JEAN & que ST. LUC; & s'il y a dans leurs divers Ecrits quelque petite différence, elle prouve seulement que ses Ecrivains sacrés ne se sont pas copiés servilement, que ces ruisseaux coulent de la même source, & que les Auteurs inspirés par le même Esprit, déployant les mêmes richesses, les mêmes préceptes, peuvent avoir vu les mêmes choses par divers côtés. Au lieu que les Philosophes Païens ne sont point d'accord entr'eux, ni sur la nature & le caractère du souverain bien, ni sur les moyens d'y parvenir & de se le procurer. L'un soutient

(*) On ne s'est pas proposé dans ce petit Essai une réfutation complète des derniers Livres de M. ROUSSEAU: Mais s'il le lisoit avec attention, je me flatte qu'il seroit frappé des preuves qu'il contient. Avec autant d'esprit & de probité qu'il en a, il en sentiroit toute la force. On peut en appeler de CESAR mal informé, à CESAR mieux informé, de M. R. à M. R. lui-même.

l'immortalité de l'ame, l'autre la nie. Ils contestent entr'eux sur l'origine des choses, sur leur auteur, & sur ses perfections; leurs opinions sur ces grands objets les plongent dans des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre; l'existence d'un Dieu unique, ses attributs, les moïens de l'apaiser, lors qu'on l'a ofensé, sont un abime & un cahos d'où ils ne peuvent sortir; au lieu que si on prend pour guide l'Ecriture Sainte, on marche en assurance, on ne s'égare point en fables & en conjectures frivoles; on découvre le but du Créateur, l'origine de son Culte, celle des Homes & des Nations. Les Historiens prophanes sont les garands en quelque sorte des Historiens sacrés; leurs Ouvrages sont des monumens des vérités renfermées dans l'Ecriture Ste. Les Auteurs Arabes font mention d'ABRAHAM, come du Chef de leur Nation; les Egyptiens parlent du petit Fils de NOE', come de leur Fondateur. On trouve dans les Historiens Grecs & Romains des traces & des documens des faits & des événemens raportés dans l'ancien & le Nouveau Testament. TACITE, PLINE le jeune, & l'historien JOSEPHE, parlent des Juifs & des Chrétiens, come étant instruits de leur Histoire.

Mais, dit l'incrédule, qui a été témoin des miracles des Prophetes & des Apôtres. Je réponds que ce sont les Juifs, & même les

Païens, les plus grands énemis du Christianisme. On doit bien croire des gens, qui ont scélé leur témoignage & leur croiance par leur sang. A l'égard des Prophéties, leur accomplissement en prouve la certitude. Dieu qui est le maître de la nature peut en disposer à son gré.

Voions présent quels sont les prétextes, & les fondemens de l'incrédulité; je l'appelle devant le tribunal de la Raison, & puis qu'elle ose s'appuyer de son autorité, elle ne peut la recuser pour son Juge.

Je défie d'abord l'incrédule, quelque favant, quelque habile qu'il soit, de nous donner un système de Religion meilleur & plus complet que celui qui est renfermé dans l'*Ecriture Ste.*

Je dis dans l'*Ecriture*, ce doit être la règle unique des Chrétiens; ce que les Hommes ont eü l'audace d'y mêler & d'y joindre, n'est point l'ouvrage de Dieu; ce n'est point un édifice digne du Créateur, de l'Être tout parfait; c'est un bâtiment fondé sur le fable; c'est un faux métal qui ressemble à l'or, mais qui ne peut soutenir l'épreuve de la coupelle. C'est pourtant ce mélange impur que l'*Incrédule* appelle la *Religion Chrétienne* (*), qu'il ata-

(*) Il y a des gens qui prétendent que toutes les Religions

que avec fureur , dont il triomphe fans peine , parce que ce qui est l'ouvrage des Hommes est foible & imparfait come eux.

Que l'on examine les objections & les difficultés des incrédules , anciens & modernes , on verra manifestement qu'elles ne s'appuient que sur certains mystères que le fanatisme & la superstition appellent faussement *la doctrine Chrétienne*. Ils veulent faire considerer des rites , des cérémonies , des préceptes absurdes , come les comandemens de Dieu ; ils se plaisent à en faire sentir le ridicule ; il n'est point de Chrétien éclairé qui ne le sente come eux ; mais ils n'en respectent pas moins la Religion , dont la vérité est incontestable & qu'on ne peut mépriser , sans étoufer la voix de la conscience , & éteindre toutes les lumières de la Raison : L'oubli de la Religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'home.

Avouons encore qu'on défend quelquefois le Christianisme avec de mauvaises armes ; on se sert pour le soutenir de preuves obscu-

Réligions sont également bones , puisque Dieu les a voulues ; ce qui est faux ; Dieu ne veut que le bien & jamais le mal : Il est l'ouvrage de l'erreur , du mauvais usage que l'home fait de son intelligence & de sa liberté ; mais il n'est point l'ouvrage de Dieu. Dès qu'il a déclaré & manifesté sa volonté , le devoir de l'home est de l'étudier & de la suivre. Voilà sa tache.

res ou équivoques. L'incrédule ne manque pas de se prévaloir de l'ignorance, ou du peu de jugement des défenseurs de la Religion, ils les embarrassent par des argumens & des sophismes captieux; & s'ils les voient chanceler, ils ne manquent pas de s'applaudir de leur victoire; mais ils n'ont triomphé que de PATROCLE couvert des armes d'ACHILLE; & quand ACHILLE daignera combattre, on verra bientôt ses ennemis tomber à ses pieds.

A la honte de la Religion Chrétienne, on voit naître de son sein même d'impies transuges, qui se plaisent à la déchirer, qui font cause commune avec les incrédules (*), qui allèguent en preuves contre'elle, des passages mal traduits, une tradition ou fautive ou incertaine, des contradictions qui ne sont qu'apparentes, & qu'il est facile de concilier & de dissiper. Il n'est pas surprenant que des faits

(*) Quelques incrédules ont prétendu que la Religion étoit l'ouvrage de la Politique, mais comment tous les Législateurs auroient ils pu convenir des mêmes principes. D'ailleurs la Religion est antérieure à la Politique, l'effet ne subsiste pas avant la cause. C'est la Religion qui a inspiré aux Hommes le desir de s'unir & de former des Sociétés. Cette objection prouve du moins que tous les Législateurs ont regardé la Religion comme la base & l'appui des Gouvernemens.

& des usages historiques d'une antiquité si reculée aient pour nous quelque obscurité; mais de légers nuages ne peuvent empêcher le jour de paroître, & de nous éclairer. Malheureusement, il y a des gens qui préfèrent les ténèbres à la lumière, & qui ont l'audace de se servir des lumières de la Religion contre la Religion elle même.

Tout est occasion de chute & de scandale à l'incrédule; il cite avec ostentation & un secret plaisir les divers partis qui divisent le Christianisme; il infère de là que tous les cultes sont indifférens, que Dieu ne demande que le Cœur, & que la Religion naturelle suffit à l'homme, que Dieu ne se mêle point des détails, & qu'il ne préside tout au plus que sur les grands événemens; c'est beaucoup s'il ne nie pas la Providence; come si Dieu n'étoit pas présent à tout, & qu'il ne réglât pas toutes choses par un acte de sa volonté. Si l'incrédule précipitoit moins son jugement, s'il examineroit avec attention la nature & les preuves de la Religion Chrétienne, il verroit manifestement quelle est son excellence & sa vérité; combien elle est supérieure à toutes les autres Religions, même à la Religion naturelle, qu'elle suppose, qui en fait la base, mais qu'elle a perfectionné. La Religion naturelle n'a par elle même aucuns principes certains, aucuns points fixes; elle est foible, douteu

se, & chancelante, tant qu'on ignore s'ils ont été approuvés & révélés par l'Être suprême; aussi les anciens sages du Paganisme, qui n'avoient que cette règle, se sont-ils égarés, soit dans les principes qu'ils ont posés, soit dans les conséquences qu'ils en ont tirées, comme il seroit aisé de le démontrer. La Religion Chrétienne seule se prouve par elle-même, c'est à dire, par la beauté de ses préceptes & de sa morale, par leur accord avec la Raison & avec la Conscience, par la conformité que les devoirs qu'elle nous impose ont avec nôtre bonheur, & avec le bien de la Société dont nous sommes membres; les caractères de vérité dont elle est revêtue, sont faciles à discerner à ses traits augustes. Les autres Religions peuvent la copier & l'imiter, en quelque sorte, mais aucune ne lui ressemble parfaitement; elles ont toutes quelque chose qui répugne ou au bon sens, ou à l'état de l'homme sur cette terre, ou à la noblesse de son origine & de sa destination. Elles nous laissent dans une profonde ignorance sur les vrais moyens d'apaiser la Divinité irritée, sur ses sublimes perfections, sur une vie avenir &c. La Religion Chrétienne se distingue des autres Religions par la pureté & la noblesse de son culte, par la sagesse de ses institutions & de ses conseils (*).

(*) Quelques personnes prétendent que Dieu se

Plus on aime la vérité , plus on chérit une Religion qui en porte empreinte sur le front , si l'on peut s'exprimer ainsi , les marques augustes & sacrées. On voit manifestement que Dieu l'a scélée de son Sceau , qu'il n'y a que la corruption du cœur , un orgueil insensé , l'ignorance ou la fausseté de l'Esprit humain qui la font méconnoître , & que si un peu de Philosophie nous en éloigne , beaucoup de Philosophie nous en raproche , come le dit un illustre Auteur.

Que l'on me done un Home sage , qui aime sincérement la vérité , qui la recherche avec soin , qui impose silence à ses préjugés & à ses passions , qui ne soit ni négligent , ni amateur de la distinction & des nouveautés , qui soit véritablement modeste & attentif à la pratique de tous ses devoirs , que l'on me fournisse un tel Home , quelle disposition qu'il ait à l'incrédulité , je suis persuadé qu'avec le secours de Dieu & de l'Écriture sainte , j'en ferai bientôt un Chrétien.

plait à la diversité des cultes & des Religions , come il se plaît à varier les productions , les fleurs & les fruits de la terre : Mais il y a ici une très grande différence ; les objets physiques qui n'ont aucun rapport au juste , ou à l'injuste , au bien ou au mal moral , ne doivent pas être comparés à des objets d'un ordre supérieur & intelligible ; la vérité est une , elle ne peut ni se diviser ni se partager ; il ne peut y avoir qu'une seule Religion digne de Dieu.

Mais, dira le Déiste, ne pourroit-on pas se borner au culte intérieur & naturel? L'Autel le plus digne de Dieu est le cœur du juste. L'univers entier est son temple; en quelque lieu que ce soit, nos vœux & nos hommages peuvent monter jusqu'à lui: Cela est très vrai; mais Dieu a institué le culte public, come un moien de rendre l'aveu de nôtre dépendance plus solennel, de manifester la reconnoissance que nous devons à ses bienfaits, d'exciter nôtre émulation & nôtre pieté, à la vûe de celle de nos frères, de nous instruire mutuellement, & de nous réunir dans les articles fondamentaux de nôtre croyance (*). Autrement chacun se feroit une Religion selon son goût & ses penchans: Cette diversité d'opinions & de sentimens pourroit influencer sur l'ordre & la paix de la société, & y jeter du trouble. On ne doit point forcer les consciences, mais l'indifférence pour la Religion & pour Dieu nous rendroit bientôt indifférens pour nos devoirs & pour nôtre patrie, elle romproit le plus fort lien qui nous unit les

(*) Les Homes étant aussi occupés qu'ils le sont des choses matérielles & sensibles, & très peu des choses spirituelles, ont besoin qu'on les retrace souvent à leur esprit, qu'on leur enseigne quels sont leurs devoirs à l'égard de Dieu, de leur prochain, & d'eux mêmes, & les divers motifs qui doivent les porter à les pratiquer.

ains aux autres. Quiconque n'aime & ne respecte pas Dieu, ne peut aimer les Homes & respecter les Loix ; mais il vaut mieux encore ne pas conoitre Dieu, que de s'en former de fausses idées, come faisoient les Païens.

Les preuves en faveur de la Réligion révélée sont si claires, qu'il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas les voir ; elles sont si nombreuses, qu'elles nous environent, pour ainsi dire, de toutes parts ; il n'est pas nécessaire pour les trouver de parcourir la Terre, & de monter au Ciel, nous n'avons qu'à contempler la nature & rentrer en nous même, pour nous convaincre, qu'il y a un Créateur de toutes choses, & que ce Créateur exige de nous un hommage religieux & nous a imposé des Loix. Si nous ouvrons les Annales de l'histoire, nous y voïons tous les Peuples reconoitre & adorer une Divinité (*). Chés les Juifs, à qui Dieu s'étoit révélé d'une manière particulière, l'idée qu'ils en

(*) J'aime à contempler la naissance & les progrès de la Réligion, j'aime à remonter à son origine, qui est la même que celle de la Création ; je la suis à travers la multitude des Siècles, des vicissitudes du monde, des révolutions des Empires ; je la vois triompher de tous les obstacles, conserver le dépôt sacré de la Foi, malgré l'erreur & les préjugés qui couvrent la terre, & survivre en quelque sorte à la chute même de l'univers.

avoient étoit plus claire & plus pure que chés les autres nations ; mais elle étoit encore couverte d'ombres & de nuages ; quoique les Paiens n'eussent pas éteint les lumières naturelles , les plus sages parmi eux , come nous l'avons dit , ne faisoient que tatonner au milieu des ténèbres , quand ils s'agissoit de chercher & de découvrir les grands principes de la Religion , ils s'écrioient , en s'adressant à Dieu , *ha ! si tu fendois les Cieux & que tu descendisses !* Ils suposoient que Dieu se révéleroit enfin , qu'il feroit conoitre aux mortels sa volonté , & que la nuit qui la leur cachoit feroit dissipée ; Dieu eût en éfet pitié de leur aveuglement , & voulut bien se montrer , en quelque sorte , aux Homes , quand les tems furent accomplis , & que ce jour fortuné fut arrivé.

Mrs. le CLERC , TURRETTIN , VERNET , Théologiens de Genève , ont prouvé la vérité de la Religion Chrétienne avec une force & une évidence , capables de dissiper tous les doutes , & de résoudre toutes les difficultés , pour qui cherche sincèrement la vérité (*),
il

(*) Il y a des gens qui se plaisent dans le doute , qui le cherchent , & qui s'éloigneroient de la vérité si elle se monroit à eux ; tout leur est suspect de la part de la Religion , & ils sont les gens les plus crédules pour les choses qui lui sont opposées.

il n'y a qu'à lire encore l'excellent *Traité sur l'indifférence des Religions*, par feu M. le Professeur PICTET, qui a recueilli dans ce petit Livre, tout ce qui s'est écrit de meilleur, & de plus à la portée de tout le monde, sur cette importante matière, en y joignant ses propres réflexions. Je ne parle pas ici de quelques Théologiens étrangers, come de Mrs. ABBADIE, CLARCKE, LOCKE, GROTIUS, PASCAL, l'Abé de HOUTEVILLE, & M. PLUCHE, mais je ne puis me dispenser de citer deux Auteurs célèbres, dont les Ouvrages font honneur à la Religion Chrétienne dont ils ont montré l'excellence & l'utilité, je veux parler de M. SEIGNEUX DE CORREVEON, qui a joint à sa traduction du *Traité de M. ADDISSON, sur la Religion Chrétienne*, des notes savantes & curieuses, qui augmentent le prix de cet excellent Livre.

L'autre Ecrivain qui a combattu quelques incrédules avec beaucoup de succès, c'est feu M. de CROUZAS, Pasteur & Professeur en Philosophie à Lausanne, de l'Académie des Sciences de Paris, & qui a été Gouverneur du Prince de Heise-Cassel, aujourd'hui Land-

A a

Ils aiment à se plonger dans un aveugle & ridicule pirronisme, qui est le delire de l'esprit humain, & l'écueil de son repos & de son bonheur.

grave. Je ne fai pourquoi M. ROUSSEAU à la pag. 309. du premier Tome de son *Emile*, traite ce grand home de *pédant*, voici ses propres termes, *le sage LOCKE, le bon ROLLIN, le savant FLEURI, le pédant de CROUZAS, si diferens entr'eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce point d'exercer beaucoup le corps des enfans.* Surement ce n'est pas dans ce point seuls que ces Messieurs font d'accord, ils s'accordent même avec M. R. excepté lors qu'il s'égare.

Je doute fort que M. ROUSSEAU ait lû le *Traité* de M. de CROUZAS sur l'éducation; s'il l'avoit lû avec attention, il n'y auroit trouvé certainement, de même que dans tous ses autres Ouvrages, aucunes traces de *pédanterie*, & il auroit vû que ses maximes ne font pas différentes de celles de Mrs. LOCKE & ROLLIN, parce que les mêmes vérités se présentent à de bons esprits. Je ne releverai pas l'épîtète de *bon* qu'il done à M. ROLLIN, qui en méritoit une plus honorable; ni ce que M. ROUSSEAU-dit ailleurs de LOCKE, qu'il traite affés cavalièrement, de même que les célèbres GROTIUS, PUFFENDORFF, & quelques autres Ecrivains fameux. Il en est peu qui aient le bonheur de plaire à M. ROUSSEAU, & M. de CROUZAS est malheureux de n'avoir pû obtenir son estime; cependant il en étoit digne; j'ai lû ses ou-

vrages avec beaucoup de plaisir & d'utilité ; sa Logique , & son Traité sur le Beau dont il s'est fait plusieurs Editions, m'ont instruit de bien des choses , & pourroient éclairer M. ROUSSEAU lui même , tout savant , tout habile qu'il est. Dans la réfutation qu'a faite M. de CROUZAS des opinions de BAILE , de COLLINS , de POPE &c. il a relevé leurs erreurs avec beaucoup de modération, de modestie & de jugement , sans paroître entêté de ses propres sentimens , sans les regarder come des règles infaillibles , & sans s'écarter jamais de celles de la probité. Il montre contre BAYLE qu'une Société de Chrétiens seroit la mieux affermie (*). On trouve dans tous ses Ouvrages , le caractère de l'honête home, du bon Citoyen , de l'home d'esprit, du Théologien éclairé, tolerant & judicieux ; enfin

A a 2

(*) Donés moi , disoit St. AUGUSTIN aux Païens de son tems , un Roïaume tout composé de Chrétiens , quelle paix , qu'elle félicité , quelle image du Ciel sur la Terre ? Toutes les idées de la Philosophie ont elles jamais aproché du plan de cette République céleste ? La Religion Chrétienne seule done de Dieu l'idée la plus sublime & la plus modeste de nous même , au lieu que l'idolatrie donoit des sentimens insensés de la Divinité , & inspiroit à l'home un orgueil & des passions non moins criminelles.

de l'Auteur poli & délicat , très éloigné de donner dans le *pedantisme*.

Il m'a appris , au contraire , à le distinguer & à le mépriser dans ses nouvelles Maximes sur l'Education , qui font une ironie fine des usages & des coutumes qui nuisent à l'Education ; il se moque des Pédans , & fait sentir le danger & la fausseté de leurs leçons , en seignant de les approuver. Je me rapelle que voici à peu près le caractère qu'il fait du pédant ; c'est un Homme, dit-il , qui pour se faire écouter & se faire admirer , affecte de se servir de termes peu usités , & avance des idées singulières & abstraites , qui s'apésantit sur des détails & des minucies, qui dit de grands mots sur de petites choses , qui se plait à regenter , à contester sur tout , & qui manque souvent aux bienséances , ou par mépris pour elles , ou faute de les conoitre : Un Pédant enfin , pour se faire distinguer , ne veut ni penser , ni agir come un autre Homme : Son opinion est tout l'opposé de celle des autres : Il soutient l'erreur avec autant de feu & de zèle que la vérité. Ce n'est point là le portrait de M. de CROUZAS : Quoi qu'énemi des préjugés , il pensoit qu'il ne falloit les combattre qu'avec modération , lors qu'ils étoient anciens , & généralement répandus (*) : Il

(*) Les plus grands Hommes du Paganisme , dit MASSILLON

se défoit d'une idée nouvelle, qui avoit échapé aux meilleurs Esprits, ou qu'ils avoient rejetée. Lors que les Prophéties & les Miracles, énoncés dans l'Écriture Ste, lui auroient paru suspects, il se feroit bien gardé de publier ses doutes, & de doner des paradoxes pour des vérités. Elever des nuages sur la Réligion dominante, faire naitre des scrupules dans la conscience de gens simples & peu éclairés, come le fait M. ROUSSEAU dans le troisiéme Tome de son *Emile*, auroit paru à M. de CROUZAS une imprudence, une... je n'ose exprimer ici tout ce que je pense; je respecte la probité, le génie, l'infortune même de M. ROUSSEAU; mais il ne doit pas être surpris que je rende aussi à M. de CROUZAS, qui m'honoroit de son amitié, la justice que lui doit la vérité.

M. ROUSSEAU a trop d'esprit pour être *pédant* & j'ose ajouter pour être *incrédule*; l'incrédulité n'est le partage que des Esprits

A a 3

MASSILLON, ne parloient qu'avec respect des superstitions du Paganisme, dont ils conoissoient la puérité & l'extravagance; ils n'auroient osé, avec toute leur réputation & leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, & des Chrétiens permettroient-ils qu'on insultat à leur sainte Réligion, & que des Homes téméraires fissent une dérision d'une doctrine céleste.

foibles & petits , & c'est par ironie qu'on les nomme des Esprits forts. J'ajoute que M. R. est trop honête home, pour être rangé , malgré ses doutes aparens (*), dans la classe de cette secte impie, dont M. MASSILLON fait un portrait si hideux, que j'espère que tout Lecteur qui le lira avec attention , aura honte de lui ressembler ; voici ce portrait, fait de main de maitre. Savés vous bien ce que c'est qu'un incrédule ? C'est un Home sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autres loix que les injustes pensées, d'autre maitre que ses desirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui même. Enfant dénaturé, puis qu'il croit que le hazard seul lui a donné des Péres ; ami infidèle, puis qu'il ne regarde les Homes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers ; maitre cruel, puis qu'il est per-

(*) M. ROUSSEAU semble se contredire quelquefois lui même ; il dit dans son *Contract social*, que la Religion est contraire à l'Esprit social, & ne fait que des esclaves, & dans le 2me Tome de son *Emile*, page 234 il dit positivement, que les Peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en vertus, en courage, & en bon sens les Peuples qui n'en ont pas. Or on ne peut nier que la Religion n'inspire des mœurs.

tuadé que c'est le plus fort & le plus heureux qui a toujours raison. Qui pourroit désormais se fier à vous ! Vous ne craignés plus de Dieu , vous ne respectés plus les Homes ; vous n'attendés plus rien après cette vie ; la vertu & le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance , & les suites de la crédulité des Peuples ; les adultères , les vengeances , les blasphèmes , les perfidies noires ne sont plus pour vous que des défenses humaines & des polices , établies par la politique des Législateurs : Les crimes les plus affreux , & les vertus les plus pures tout est égal , selon vous , puis qu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste & l'impie & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes vous donc sur la Terre ? L'idée qu'on vient de vous donner de vous même flatte-t-elle beaucoup vôtre orgueil & pouvés vous en soutenir la seule image (*).

A a 4

(*) Je le répète je ne veux pas réfuter ici les mauvais raisonnemens que M. R. met dans la bouche du Vicaire Savoïard , dans le Tome III. de son *Emile*. Ce ne sont tout auplus , come le dit M. ROUSSEAU dans la Préface , que les rêveries d'un Visionnaire. Il nous suffit de savoir , come il le dit lui même , que Dieu est fort équitable , qu'il ne demande à l'home que ce qu'il peut faire , & ce qu'il peut croire , & qu'une ignorance invincible ne lui sera pas imputée à crime.

Comparons l'impie au fidèle , & voyons quel est celui auquel nous desirons de ressembler , & qui mérite le mieux la préférence ; je me servirai encore du pinceau de l'illustre **MASSILLON** , pour tracer le portrait du juste.

Représentés vous un véritable juste , qui vit de sa foi , & vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre ; il fait que Dieu l'aime & le protège , qu'il est toujours sous ses yeux , & sous sa puissante main , quelles tentations & quels ennemis a-t-il à craindre ! de quel courage n'est-il pas animé , quand il combat pour une cause qui lui paroît juste ? Maître de ses desirs & de tous les mouvemens de son cœur , exerçant un empire glorieux sur lui même , possédant son ame dans la patience & dans l'égalité , & régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance , humble dans la prospérité , constant & ferme dans la disgrâce , joyeux dans les tribulations , paisible avec ceux qui haïssent la paix , insensible aux injures , sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent , fidèle dans ses promesses , & religieux dans ses sermens , zélé pour la défense de sa patrie , inébranlable dans ses devoirs , peu touché des richesses qu'il méprise , embarrassé des honneurs qu'il craint , mais ne refusant pas de servir l'État , quand il y est appelé ; se servant de son pouvoir & de ses biens pour faire des heureux , plus grand

que le monde entier, qu'il regarde come un monceau de pouffiére, quelle élévation! Je vous le demande, rougirés vous de marcher sur les traces du fidèle? Mettés d'un côté tous les grands Homes que la Réligion a donés au monde, dans tous les siècles, & de l'autre côté ce petit nombre d'Esprits noirs & désespérés, que l'incrédulité a produits? Vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti, de prendre pour vos guides & pour vos modèles ces Homes, dont les noms ne se présentent à vôtre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plû à la Providence de permettre que la nature enfantat de tems en tems, come elle produit des serpens vénimeux, ou les NOE', les ABRAHAMS, les JOSEPHS, les MOYSES, les DAVIDS, ces Homes apostoliques, les justes de l'ancien & du nouveau tems, ces Notables de la Terre? Soutenés, si vous le pouvés, ce parallèle, & voiés quels guides méritent le mieux vôtre choix.

Après avoir prouvé que la Réligion Chrétienne est vraie & très utile, que l'incrédule est coupable & fort malheureux, il nous reste à doner quelques conseils pour éviter les pièges qu'il tend aux ames foibles, & l'afreux abime où il s'est plongé lui même.

La première direction que je donè, c'est de lire souvent & avec atention l'Écriture Ste;

vous trouverez dans cette source riche & pure, toutes les connoissances, tous les secours dont vous avés besoin. Vous y apprendrés *que le joug du Seigneur est aisé, & son fardeau léger*, expressions simples, mais figurées & finonimes, qui renferment un grand sens, & qui signifient proprement que la Doctrine de J. C. est facile à croire (*), & douce à pratiquer, puis qu'elle est conforme aux lumières de la Raïson, & à nôtre bonheur. On trouve dans l'Écriture l'histoire de la création, de l'origine de l'home, des différentes peuplades, de la fondation des Empires. Un système qui explique tout mérite bien d'être préféré à tout autre. On y voit que Dieu a donné l'existence à toutes choses, par un seule acte de sa volonté; il a dit que *la lumière soit, & la lumière fut*. Il gouverne tout par une sage Providence, en sorte que rien ne peut s'écarter des Loix phi-

(*) Il ya, dit M. ROUSSEAU, des mystères qu'il est non seulement impossible à l'home de concevoir, mais de croire, & je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir de bone heure. M. ROUSSEAU peut avoir raison ici, mais il faut prendre garde de ne pas regarder come des mystères incomprehenibles, des vérités qui sont au dessus de nôtre portée.

lois qu'il a établies dès le commencement ; il soutient l'univers par sa main puissante , pèse tous les Hommes dans une juste balance , & décide souverainement de leur sort , ainsi que de la destinée de tous les Etats.

Si l'on trouve dans l'Écriture Sainte quelques difficultés , il ne faut pas en être surpris , nos connoissances sont celles de l'homme , & les règles par lesquelles Dieu gouverne le monde , sont celles de l'Être suprême ; la nature a ses secrets & ses mystères , est-il étonnant que la Religion ait les siens (*) ? Dieu a formé l'homme , un Être libre & intelligent ; mais connoissons nous ce que c'est que la liberté , comment elle agit ; cette intelligence , ce souffle de la divinité , qui nous anime , qui nous rend capables de sentir , d'aimer , de connoître , ne nous est pas moins inconnue ; nous ne savons comment se forment les desirs & les espérances , ni comment elle peut se donner à elle même ses idées & ses images. Comment nôtre Raison foible & chancelante pourroit-elle nous con-

(*) O Homme, s'écrie sur ce sujet un illustre Orateur , vous ne voyés pas les objets que vous avés sous l'œil , & vous voulés voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ! La nature est pour vous un mystère & vous voudriés une Religion qui n'en eut point ! Vous ignorés les secrets de l'homme , & vous voudriés connoître les secrets de Dieu !

duire à la vérité & au bonheur, si la Révélation ne venoit à son secours, ne la dirigeoit, & ne la menoit au but? Repassés sur ces Siècles de ténèbres & de superstition, qui précédèrent l'Évangile, & voici, dit un grand Prédicateur, jusqu'où l'homme avoit dégradé son Créateur, & à qui il avoit fait Dieu semblable; il ne trouva rien de si vil dans les Créatures, dont son impiété ne fit des Dieux, & l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Le second conseil que je donne, c'est de ne parler jamais de la Religion, de ses sublimes mystères, & de ses sages préceptes qu'avec respect. Plus de ces problèmes hardis, qui mettent en question ce que nous savons que Dieu a révélé; plus de dispute sur des mots, sur des choses curieuses, mais vaines & frivoles; contentons nous de savoir ce que Dieu veut que nous sachions; nos connoissances sont bornées, que nos desirs soient aussi limités, tenons nous en à cette règle fixe & immuable, qui ne peut nous tromper, à ce flambeau divin, qui nous éclaire dans le sentier de la vie.



E S S A I

Sur cette proposition, donnée pour prix, par l'Académie de Besançon, Les bones mœurs donent du lustre aux talens.

CETTE proposition judicieuse, digne d'être proposée par une sage Académie, est confirmée par la raison & par l'expérience. Je me bornerai à faire quelques réflexions sur ce sujet important.

Les bones mœurs ont toujours été respectées chés tous les Peuples anciens & modernes. Il n'y a point de Nation qui n'approuve ce qui est bien, & qui ne condanne ce qui est mal; il n'y a même point d'Home raisonnable qui, lors qu'il réfléchit de sang froid, ne trouve & ne sente que la vertu est meilleure & plus belle que le vice, & qu'il est plus grand de vaincre ses passions que d'y succomber, de pratiquer ses devoirs que de les fouler aux pieds; agir autrement, c'est se dégrader & s'avilir soi même. L'home est un Etre doué d'intelligence & de liberté; il ne sauroit faire un meilleur usage de l'un & de l'autre, qu'en suivant les règles que lui prescrivent sa raison & sa conscience. L'honête & le

beau consistent dans la conformité de nos actions avec nos lumières. Nous fait on le récit d'une action noble & généreuse, notre cœur en est ému & frappé; il se sent saisi d'émulation; il écoute ce récit avec une espèce de transport délicieux; c'est que notre cœur est fait pour aimer & respecter la vertu, c'est là sa destination; il y a une étroite relation entre l'ordre & notre bonheur. En pratiquant la vertu, l'homme imite Dieu lui-même, notre sage & puissant Créateur, agit conséquemment aux idées de l'ordre & de la régularité.

Si cela est, come on n'en peut douter, qu'est-ce que les talens dénués & séparés de la vertu? Un vain étalage qui amuse l'homme, qui l'étourdit sur ses misères réelles, en le distraisant de ses devoirs par un faux éclat, en excitant ses passions par des sentimens de plaisirs & de volupté. Un Peintre, un Musicien, un Poète, sont-ils louables & utiles lorsqu'ils ne flattent l'oreille ou les yeux, que par des images sales & obscènes, & qu'ils font servir leur art moins à orner la vertu, qu'à prêter de belles couleurs au vice, & à le rendre plus séduisant? C'est bien pis encore, lorsqu'ils n'exercent leur génie qu'à flétrir & à calomnier leurs rivaux, par des traits odieux que la vérité condamne,

J'ai vû sous des rimes iniques
 Cent mots & cent contes cyniques ,
 Au fein de la débauche nés.
 Ces traits dont l'honneur s'éfarouche
 Passeroient-ils de bouche en bouche ,
 Si PHŒBUS ne les eut ornés ?

Je me trompe : C'est du Parnasse
 Que vient l'harmonie & la grace ,
 Le choix , le tour ingénieux :
 Et si par un abus funeste ,
 L'home souille ce don céleste
 Son crime est-il celui des Dieux ?

LA MOTTE.

Oui, le Ciel ne done à l'Home des talens que pour en faire un usage bon & légitime; c'est un usage vertueux qui seul en fait le prix : Lorsqu'il en abuse, ses talens même deviennent pernicieux ; il tourne à la ruine des mœurs, & à celle de la Société, dont les bonnes mœurs sont l'apui, des avantages qui ne lui avoient été confiés que pour le bien & l'utilité publique; l'home qui fait un si mauvais usage de ses talens se rend lui même méprisable, & il perd presque tout le fruit de son esprit & de son industrie. Quand on ne considère point l'ouvrier, on ne peut guères

estimer son ouvrage ; il y imprime en quelque sorte une tache qui le rend abject, vil, & lui ôte tout son lustre & presque toute sa valeur. L'ouvrier dégouté & rebuté par le juste dédain du public, se relache & travaille avec moins de plaisir, & par là même avec moins de succès ; son goût s'éteint par la débauche ; ses passions qui le troublent & qui l'agitent, ne lui laissent pas cette tranquillité d'esprit, nécessaire aux progrès des Arts ; souvent même la pauvreté, qui est la suite & le châtiment de la paresse & du libertinage, énerve & diminue ses talens, & lui font éprouver le vif regret d'en avoir abusé, & de n'en plus jouir.

Considérez un artisan, un Home même de Lettres, plongés dans la débauche ; suivés dans leur marche & le cours de la vie, vous verrez bientôt leurs connoissances s'affoiblir, leur génie s'éteindre ; à peine sont-ils entrés dans la carrière, qu'ils reculent sans pouvoir atteindre le but : Une santé faible, des remords cuisans, une mort anticipée ; voilà tout ce qui leur reste.

Contemplés, au contraire, ces Homes vertueux, dont les mœurs pures n'ont point été ternies & souillées par de grossières passions, vous les verrez aller de progrès en progrès ; le cours de leur noble génie, ainsi que celui du
Soleil,

Soleil , ne s'arrête point qu'il ne soit parvenu au plus haut degré ; ils sont soutenus dans leur vol sublime par l'estime des Homes , & par le sentiment & l'aprobation de leur propre conscience. Une santé vigoureuse imprime , pour ainsi dire , de la force à leur Esprit ; dans le sein de l'innocence , ils cultivent les beaux Arts , sans trouble & sans obstacles ; come ils se contentent de peu , le nécessaire ne peut leur manquer ; & come ils n'ont fait du mal à personne , personne ne cherche à leur nuire ; ils jouissent d'une réputation sans nuages , qu'ils ne doivent qu'à leur mérite. Le tourbillon des affaires , les révolutions des Empires , l'ambition , l'injustice , & la noire calomnie , rien ne peut altérer le repos & la sérénité de leur ame. Le grand NEUTON trouvoit une délicieuse volupté dans ses sublimes méditations , son ame s'élevoit au dessus des besoins corporels , & sentoit peu celui de la nourriture (*).

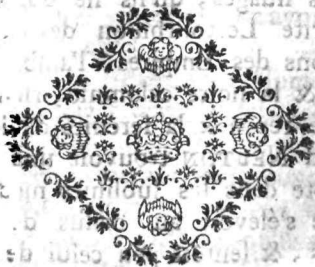
ARCHIMEDE étoit tranquile dans son ca-

B b

(*) On assure que le grand NEUTON , auquel on doit une nouvelle Philosophie , oubloit de boire & de manger , quand il faisoit ses observations & ses découvertes.

binet, où il inventoit de nouvelles machines pour repousser l'ennemi, qui assiégeoit sa patrie ; elle étoit déjà dans les fers, qu'il ignoroit encore qu'il avoit un maître (*).

Le sage SOCRATE conserva toute la tranquillité de son ame, au milieu de ses accusateurs & de ses juges, qui le condamnèrent à mort : Ils purent lui ôter la vie, mais non sa liberté, sa renommée & sa vertu.



(*) Les Romains assiégeant Syracuse, patrie d'ARCHIMEDE, la prirent sans qu'ARCHIMEDE en fût instruit par le bruit des armes. Un Soldat Romain le trouva le compas à la main,



LES SAISONS

A M. T * * * *

L' A U T O N N E.

A peine l'Eté a-t-il comencé, qu'il prend la fuite & fait place à l'Autonne, qui est l'une des plus belles saisons de l'Année; on cueille de toutes parts les fruits, & l'on en fait provision pour l'Hiver. Les granges se remplissent de grains, & les celliers de vin. Le Vendangeur se félicite d'une récolte abondante. Le raisin pressé sous sa main rend un suc délicieux; il en goûte les prémices, & son cœur s'épanouit souvent dans les transports de sa joie; il l'exhale par des chansons bachiques. Ses pieds mal affermis chancelent, & le chemin lui paroît trop serré; égarement qui dure peu, & dont on conoit la cause, au lieu que celui de la plûpart des Homes subsiste longtems, parce qu'ils ignorent quelle est leur erreur.

On arrache les seps d'une vigne qui porte de mauvais fruits, pourquoi ne peut-on pas arracher de nos ames les passions qui les aveuglent? On ente de bones greffes sur un sauvageon, pourquoi ne peut-on pas enter le

goût de la vérité & de la vertu , sur un Esprit abimé dans le vice , ou dans l'ignorance ! Cette inoculation vaudroit bien celle que la médecine vante tant aujourd'hui. C'est dans l'Autonne où l'home est le plus porté à réfléchir & à étudier la nature ; on aime à la contempler , & à profiter de ses richesses. C'est alors que le Magistrat & le Savant se reposent de leurs travaux ; fatigués de leurs doctes recherches , ils se bornent à une lecture légère , ou se promenant dans les allées de leurs jardins & de leurs vergers , tantôt une serpe à la main , ils taillent eux mêmes les branches de leurs arbrisseaux , & leur donnent une forme plus agréable & plus régulière ; tantôt ils font la guerre à la grive ou à la perdrix , qu'ils ne tuent cependant qu'avec une sorte de regret. Ils reviennent à la maison , après un doux exercice , qui les a amusés & donné de l'appétit : Ils s'entretiennent durant le repas , sur des matières utiles & agréables. La différence des goûts & des opinions soutient & anime la conversation , & montre du moins que l'on n'est pas seul. Heureux qui peut dire à des amis éclairés & vertueux que la campagne est riante , & que la solitude est belle : Mais le triste Hiver approche , les feuilles tombent , & l'hirondelle cherche un climat plus temperé. La belle EMILIE s'écrie alors ,

Come l'hirondelle au printems
 Mon Berger revient tous les ans
 Me jurer une amour nouvelle,
 Mais que ses sermens sont faux ;
 Dès qu'en Autonne on boit des vins nouveaux
 Il s'enfuit come l'hirondelle.

Ce départ excite ses plaintes , & fait couler ses pleurs , mais un nouvel amant la console.

L'hirondelle n'a-t-elle pas bien raison de fuir ; elle voit en perspective les noirs frimats , & sa prudence cherche à s'en garantir.

Hiver à ton aspect , je tremble , je frémis ,
 Ma main sous ma plume friffone ,
 Tu répans ta langueur jusques dans mes écrits ;
 Que ne puis-je à jamais fixer ici l'Autonne ,
 Dont mon ame sent tout le prix !

Elle n'a ni les chaleurs brulantes de l'Eté , ni les froids excessifs de l'Hiver ; elle nous fait jouir des productions de toutes les saisons , & je ne sai si un printems continuel , ennuieux par son uniformité , lui seroit préférable. Il faut à l'home du haut & du bas ; la variété fait un de ses plaisirs. L'Hiver même , envisagé de ce côté , a pour lui quelques attraits ; la terre est alors nue & desséchée ,

elle ressemble à un désert, mais son étendue en paroît mieux ; la décoration n'a pas l'éclat qu'elle a au Printems ; les nuances sont différentes, mais cette différence même a sa beauté ; l'œil se plaît à considérer ces monts audacieux, dont la cime couverte de neige s'élève jusques dans les nues ; le tapis étoit verd au Printems, il devient blanc en Hiver ; les arbres étoient couverts de fleurs, ils le sont de frimats, qui prennent toutes sortes de figures, & brillent presque come du cristal. On n'a pas les fruits précoces du Printems, mais ceux de l'Hiver, d'une meilleure faveur, sont parvenus à leur maturité, & nous dédomagent de ce que nous avons perdu. Nous ne craignons plus que les insectes dévorans, que l'ardeur du Soleil les desseche, ou qu'ils tombent sous l'éfort redoublé des vents impétueux. Le tonnerre ne gronde plus sur nos têtes. L'apre chaleur ne brule plus nos entrailles ; & lors que le froid nous en fait chercher une modérée, & proportionnée à nos besoins, le bois nous la procure aisément : Sa flamme nous réjouit, les agréables propos pétillent à sa lumière, & nous ne craignons pas, qu'ainsi que l'éclair, elle annonce la foudre. C'est alors que le jeu & la conversation règnent tour à tour.



A L'EDITEUR DU JOURNAL ETRANGER.

MONSIEUR,

L'ATTENTION que vôtre Nation paraît avoir depuis quelque tems, pour les productions de nos beaux Esprits, contraste trop avec le mépris que vos Auteurs avoient coutume d'affecter pour la littérature allemande, pour que l'on puisse y être insensible & ne pas s'appliquer à l'entretenir & à la mériter : L'Auteur de l'Essai sur la Poésie allemande (*) prétend y avoir satisfait ; & vous avez la complaisance de lui trouver assez de gout & de sincérité, pour ne pas douter que son Esquisse ne soit très fidèle. Pour nous, nous ne croions pas que l'état de nôtre littérature soit si désespérée, qu'il faille recourir à des supercheries, pour la mettre en crédit ; & nous sommes assez délicats en matière de louanges, pour n'en point vouloir de mendrées ou d'obtenues par surprise. L'Auteur de l'Essai n'est pas si scrupuleux. Sous le beau prétexte de vouloir ménager la gloire de vôtre Nation,

B b 4

(*) Journal Etranger Septembre 1762.

& vous épargner la honte de vôtre prévention épidémique contre nous, il vous y embourbe encore plus. Il fait réellement lui même ce qu'il blâme & ce qu'il déteste dans les autres : *Il attache les vivans aux cadavres : Il enchaine les Prométhées.* Il associe les LESSINGS aux KLOPSTOKS & les UZ aux HORACES. Il déchire les WIELANDS avec les grifes d'un Vautour. Fidèles aux devoirs qu'impose la bone foi, craignons de nous flater qu'il soit donné au Siécle de l'Empereur FRANÇOIS, de s'élever au dessus de la perfection à laquelle les François sont déjà parvenus. Il ne nous appartient pas de présumer, que nous attein-drons par nos premiers éforts la sagacité des Anglois à aprofondir les grands secrets de la nature. Nous nous garderons encore plus de vanter WEISS, RAMLER, UZ & LESSINGS come des génies sublimes, qui réunissent aux plus grands talens, une étude profonde de la nature & de l'antiquité. Cet UZ, ce redoutable rival d'HORACE, ne s'est élancé dans les plus hautes Régions de l'Empirée, que par quelques expressions empruntées du Poète latin. Il n'est pas fait pour ces vols hardis, qui enlèvent l'Esprit dans les sphères célestes & dans les champs enchantés que hantent les Muses. Non, il a une aversion marquée pour le Poème de MILTON, & pour tout sujet, où des Êtres supérieurs prennent part aux

intèrêts des humains. Les mots d'Olimpe , d'Uranie , d'Ether , d'Archange , de Séraphin lui paroissent fades. RAMLER a publié le premier chant d'un Poème en prose sur le jeu des échecs. Il a donné aux figures de buis un corps qui exerce toutes les fonctions animales , & un esprit qui surpasse celui des jeunes Divinités occupées de ce jeu. La vérité & la fiction s'y confondent sans cesse. Dans une de ses Odes il fait marcher son Héros dans une Mer orageuse , ou il se fait un chemin sur mille têtes abatus. Son oreille est plus fine que celle d'HOMERE , ou de la PYTHORESSE. Il a allongé l'héxamètre d'un demi pied , qu'il met à sa tête , & il a établi la Loi , que la première syllabe du troisième pied doit être un mot absolu. C'est l'anatomiste des sons. Aussi ses vers sont *sine mente soni*. Il travaille à présent à une Gigantomachie. Si jamais ce Poème vient à éclore , on y verra les voïelles battre les consones , les pensées trembler à l'aspect de la césure & les sentimens fuir devant le nom terrible des géans. Pour LESSING , il a fait des chansons dont l'impiété fait tout le mérite. On a prétendu le disculper ; en disant que la Morale étoit si sacrée , qu'un esprit come LESSING ne pouvoit que la respecter , mais qu'on devoit séparer l'idée du Poète , de celle de l'home ; que les immoralités ne doivent être mises que sur le compte de

l'Auteur, sans qu'elles dérogent en rien au bon cœur du grand homme. Pour son *Philotas*, qu'on vous a proné come une Pièce originale, come un tableau de MICHEL ANGE, c'est un enfant Grenadier. Un de nos Esprits satiriques a joint à cette Pièce *Politimet*, come en étant le second Tome. PHILOTAS y reçoit vingt coups de cane, parcequ'il s'offre à comettre un crime pour vingt œillades de son bon Prince. Le versificateur de PHILOTAS à eû le courage de le dédier à la Duchesse de BRUNSWICH, & de lui dire que son Héros enfantin a été formé sur le modèle des Héros qui travaillent dans le champ de Mars à procurer la Paix à l'Europe. Ses Fables sont, quant à la forme, semblables à celles de STOPPE, qui a métamorphosé long'ems avant lui les apophthèmes en Fables. Bien loin de s'efforcer à mériter d'être regardé come l'imitateur d'ÉSOPE, il ne veut rien devoir à cet ancien, & il ne lui doit rien en éfet. Il débite sa morale come s'il débitoit les maximes d'ANACREON, & nous somes bien heureux, si les mœurs de nôtre Nation n'en souffrent pas. Un de nos Auteurs s'est amusé à composer des Fables, qui pour la forme sont tout a fait dans le gout de celles de LESSING. Elles sont écrites exactement selon les principes de sa théorie. On y atribue aux animaux la dignité, les espérances, la destination des hommes. Les Bêtes inanimées y entrent pour la plupart

L'action n'y est autre chose qu'un conflit imprévu des passions, qu'un mouvement des pensées qui se détruisent l'une l'autre. Mais on y trouve une morale qui est le plus souvent le correctif des maximes de LESSING. Jugés, MONSIEUR, par ces anecdotes, quel est ce génie dont nos derniers neveux seront encore fiers, & entre les mains duquel tous les genres de Poésie acquièrent un nouvel éclat, depuis la Chançon jusqu'à la Fable. Je ne vous dis rien, MONSIEUR, de tous ces beaux ouvrages, que l'on a à espérer de la fertilité de ces plumes, qui nous sont encore inconues. L'avenir n'est pas venu; nous l'attendrons *silentio & spe*. Mais nous ne sommes pas acoutumés à admirer les productions, qui n'existent pas, quoique ce soient celles qui pouroient disputer le rang aux Chefs-d'œuvres François. Il appartient à nôtre critique d'éventer les Poésies d'une distance aussi prodigieuse que l'est l'avenir; d'en respirer l'odeur, les finesses & l'enjouement avant qu'elles soient sorties du néant.

Sagacious of his quani from so far.

C'est être adroit que d'en agir de cette manière

C'est ainsi que des oiseaux carnassiers démêlent, malgré l'éloignement, l'exhalaison des cadavres, qui sont destinés à être leur

aussi de parler de ces grands Auteurs , qui n'ont fait qu'un petit nombre de chansons , & qui ne veulent plus se mêler d'écrire ; ces chansonnettes se sont aussi bien dérochées aux yeux du public , que si elles n'avoient jamais été écrites. Si l'on vouloit en apprendre des nouvelles , il faudroit sans doute les demander aux gens , qui dansèrent aux noces , ou qui assistèrent aux funeraillies des Héros qu'on y préconise. Toutefois les noms de ces Poètes étoient toujours propres à grossir l'alphabet de nôtre fidèle Historien. Que nous sommes mal menés , MONSIEUR , dans l'Essai qu'on vous a communiqué ! On y parle d'Auteurs que nous rougissons d'avouer , come des Héros de nôtre Parnasse , & pour ceux qui mériteroient ce titre , on nous les enlève. On déshonore KLOPSTOK en lui comparant LESSING. Vôtre historien se sert des mêmes expressions pour caractériser l'un & l'autre. Que signifie donc ces grands mots , qu'il prodigue toujours au hazard ? ou ne signifient-ils rien ?

La Poésie de KLOPSTOK est toute semblable à celle de WIELAND , & pourtant aux yeux de nôtre Aristarque WIELAND est infiniment au dessous de LESSING. La manière de penser de KLOPSTOK & de WIELAND , leurs expressions , leurs couleurs & leurs images sont formées dans le même moule. Ce

qui distingue ces deux génies, c'est que la Poésie du dernier est plus humaine, si j'ose m'exprimer ainsi, & moins extasiée, même dans les matières divines qu'il a osé traiter. Cependant il n'en est pas moins vrai, que qui dit du mal de l'un, médit de l'autre. Si l'Auteur de l'Essai avoit loué KLOPSTOK avec connoissance de cause & par sentiment, comment auroit il pû se méprendre d'une manière si étrange au sujet des Epitres des morts aux vivans ? Comment auroit il pû s'empêcher d'y reconoitre cet Esprit Créateur, qui en forme le caractère ? S'il estimoit en effet la Messiade, il auroit sûrement trouvé les Epitres des morts aux vivans, pleines de tableaux dont chaque trait dévoile la nature ; il y auroit vû des génies peints de MICHEL ANGE, & une seconde nature plus qu'humaine, neuve, merveilleuse, avec toute la vraisemblance nécessaire & avec tous les agrémens qui lui sont propres. Si vous êtes sûr, MONSIEUR, de ne pas vous ennuyer, lorsqu'on vous détaillera les beautés qui caractérisent la Messiade, j'ose vous promettre que vous ne baillerés pas en lisant les Hymnes de WIELAND, son ABRAHAM éprouvé, & son Jugement dernier. Vous reconoitrés qu'il a sù inventer du grand & du céleste, que KLOPSTOK n'auroit ni conçu ni exprimé autrement. Sa morale est pure, vraie, noble & élevée. Il écrit avec au-

tant de chaleur que YOUNG, sans donner dans les antithèses de SENEQUE. Bien loin de trouver sa dernière Epître des morts aux vivans une copie, vous y verrez une tentation de l'home, qui sans être empruntée de MILTON, ne manque ni de vraisemblance, ni de grandeur, ni de passions. C'est l'arc d'ULYSSE, qu'il a tendu avec le bras de MILTON. C'est une copie tout come l'Electre de SOPHOCLE, en est une d'EURIPIDE, & celle-ci une imitation des Cocphores. Nous avons peu d'Auteurs qui aient osé mériter une critique d'un genre si rare. A-t-on oublié que ce sont les motifs, les opinions, les passions qui sont l'essentiel d'une narration? A-t-on oublié que c'est l'invention des ressorts d'une action, les tours & les détours de toutes les illusions que les passions savent faire à l'Esprit & de toutes les surprises qu'elles font au cœur, qui donne à un Ecrivain un juste droit au titre d'Esprit Créateur? Regarde-t-on la simple représentation d'un fait, dénué des moyens & des causes qui l'ont amené, come une preuve d'un génie inventeur? Je ne puis comprendre coment on peut mettre avec la moindre ombre de bon sens les caractères célestes de WIELAND, en parallele avec des personages burlesques, tels qu'un Ecolier tapageur, un Dieu de la poudre. Faut-il donc des talens plus extraordinaires pour former de pareils

Êtres, que pour caractériser les Abbadonas & tous les Séraphins ? Soïons plus justes, & avouons que c'est WIELAND qui nous a découvert une nature, qui nous étoit inconue, & qu'il y a réuissi précisément parcequ'il s'est mis au dessus des petits préjugés qui dominent les allemands. Aussi avons nous vû, que dès que ses Poèmes originaux ont paru, l'envie s'est armée de son fouet, & sa fille, l'imbécile critique de sa férule. Insensibles aux beautés qui sont répandues dans ses ouvrages à pleines mains, elles ont voulu se vanger de la supériorité de l'Auteur, dont elles n'oseroient pas espérer même d'ateindre les défauts. Nous les avons vû trembler au seul défi d'entreprendre quelque'un des Sujets, non tels que le plan céleste de la Messïade, mais d'un héroïsme tout humain, tel que LEONIDAS ou l'ERIGONIADE. Ah ! quelle injustice, quelle éfronterie de taxer le cœur de WIELAND, tout moral, tout religieux qu'il est, de n'avoir point de part à ses Poésies, de dire que son enthousiasme n'est qu'un enthousiasme affecté, qui n'a point sa source dans le cœur, mais uniquement dans une imagination guindée & évaporée ! S'il est donné à l'Esprit de célébrer l'amour de la vertu & de la vérité, avec de semblables transports, sans que le cœur en soit enflamé, d'où vient que nos CHAULIEUX & nos LAFARE, qui

font tout de feu, lorsqu'il s'agit de célébrer la Déesse de Paphos & le Dieu de la treille, s'éteignent & se glacent dès qu'ils veulent étaler des sentimens de Religion & de Morale ? Quand ils attestent que leur conscience, que les Poèmes Séraphiques (ils se plaisent à se servir de ce mot par dérision) n'intéressent point le cœur, qu'ils sont dépourvus de graces, de passions, ne se trahissent-ils pas eux mêmes, ne font ils pas voir clairement que leur cœur est incapable de sentir d'autres atraits que ceux des sens & tout au plus ceux de l'Esprit, & que pour eux la pensée la plus sublime a moins de charmes que la tendresse voluptueuse de TIBULLE ? Si au lieu de décider, ils daignoient s'expliquer un peu plus particulièrement, sur ce qui leur déplaît dans les caractères des Êtres célestes, nous saurions à quoi nous en tenir. Est-ce leur faire tort, que de croire que les Sujets qui sont à l'unisson d'un cœur doux & tranquile, que ceux qui touchent par de grandes idées, par des résolutions qui élèvent l'ame au dessus du monde sensuel, sont pour eux froids & glaçans ? En vérité ils découvrent assez clairement, que tout Poème, qui n'a pas en vue de réveiller dans le cœur de tendres inquiétudes & de plaire à l'Esprit, les ennuie dès la première page. Pour donner des graces à NOË' il falloit

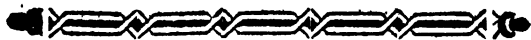
le représenter come l'inventeur du jus de la treille. C'est l'unique situation où il pouvoit plaire. Il falloit le peindre occupé tous les matins à presser des grapes, à cueillir des roses & à en couronner une coupe. Il falloit le peindre, come ces Esprits exaltés par les vapeurs du vin, ses lèvres s'ouvrant pour chanter des airs mélodieux, qu'il n'avoit encore jamais chantés, & une chaleur agréable se coulant dans toutes ses veines. Pour rendre JACOB suportable, il falloit le métaphorser en Faune, le faire soupirer pour RACHEL en lui déclarant galamment, ses peines & en lui promettant l'immortalité. JEAN FRANÇOIS SCHMIED a exécuté ces deux plans, & tout home de grand goût y reconoit toutes les graces dont ces sujets étoient susceptibles. Les avis que l'on vous a donés, MONSIEUR, sur l'état de nôtre critique sont aussi justes & aussi fidèles que ceux qu'on vous a donés sur les autres parties de nôtre literatute; on n'a fait que vous tromper, du moins la plûpart du tems. BODMER a publié un Traité sur la Poésie pittoresque, où il envisage cette branche de l'art poetique dans tous ses rapports avec les divers genres de Poésie BREITINGER dans son cours de l'art poetique, en ouvre les minés les plus cachées & les plus abondantes, sans en oublier aucune. Guide par un Esprit philosophique, confident de la

nature & familier avec le cœur humain ; il a fondé sa Théorie sur la solidité de ses connoissances. Ces deux Auteurs se sont nourris de la lecture des anciens & des plus illustres modernes, en secouant le joug de la pédanterie, & n'admettant pour Juge que la Raison. Ils ont écrit dans un tems où les grands exemples, qui n'ont paru que depuis 15 ans, leur manquoient. La critique qui a pris leur place est celle des ouvrages périodiques. Elle est marquée au coin d'une décision téméraire & contradictoire. Les MYLIUS & les SCHOËNAICH qui avoient hérité du venin de ZOÏLE, l'ont répandu en faveur de GOTSCHED. Après la chute de ce barbon relégué en Esclavonie chez les Pétraches & les Scheibs, ses Successeurs se sont servis des armes d'une fausse plaisanterie, & d'une érudition obscure pour attaquer une Poésie, qui dans des Sujets sacrés & religieux, porte l'empreinte de celle d'HOMÈRE & de PINDARE, semblables à une plante vénimeuse, dont on a rendu le poison plus subtil & plus corrosif par la préparation. Une sécheresse d'entendement qui les empêche d'atteindre le stile figuré, l'envie la plus basse, des intérêts de cabale, voila ce qui fait leur caractère. Le même Esprit règne dans l'Esthétique renfermée dans une noix, & dans les Lettres sur l'état présent des belles Lettres. Ces Auteurs trouvent les Poésies de MILTON,

de HALLER, de KLOPSTOK, de BODMER couvertes d'une obscurité Egyptienne, quoiqu'elle ne foite en éfet que dans leur Efprit. Ils me font fouvenir de MAMURZA :

Obscuris clara involvens , ac sæpe Maronem
 Spargentem later adios , & luce nec ipsi
 Cedentem Phœbo , magicis velut artibus orbi
 Occultat , Stygiaque diem caligine mergit.
 Sæpe suas falebras , scopulosque immittit apertam
 Illius in mentem, puro qui purior amne est.

Si vous le defirés , MONSIEUR , je vous comuniquerai un jour des Anecdotes, dont ils se garderont bien de vous parler. Pour le présent en voilà affés , pour vous montrer combien vous êtes obligé d'être fur vos gardes vis à vis de ces Ecrivains d'Histoire véritable , qui ont des intères, des intrigues & une langue que vous ne conoiffés point encore. Je fuis content de ma Lettre , si elle vous done une bone dose de méfiance , & je ne prétens pas que vous me croiés plus sincère que les autres , avant que vous en foies éclairci par vôtre propre examen. Mais convenés auffi , MONSIEUR , que vôtre règle n'est pas infailible , qu'à l'aspect de certains Portraits , où l'on remarque des formes décidées & des traits caractéristiques , on puisse prononcer qu'ils reffemblent, quoique l'on n'en ait jamais vû les originaux.



LIVRES NOUVEAUX.

Les Erreurs de M. de VOLTAIRE, II. Tome imprimés à Paris, & se vend à Avignon 1762 (*).

MON dessein n'est pas de faire l'Extrait de cet Ouvrage, ou plutôt de ce Libelle, dans lequel la Religion Réformée n'est guères moins outragée que l'est l'illustre VOLTAIRE; mais il ne falloit pas attendre autre chose d'un Auteur, qui a osé faire l'Apologie de l'affreuse journée de la ST. BARTHELEMI, condamnée par tous les Ecrivains Catholiques sensés, qui n'en parlent qu'avec horreur. Ce livre va augmenter le Catalogue scandaleux des disputes literaires; pour ne pas les multiplier, je me bornerai à ces deux articles, celui de l'Empereur JULIEN, & celui de la Réformation de Genève dont l'histoire a été fort défigu-

(*) On dit que lorsqu'on apporta ce Livre à M. de VOLTAIRE, il dit en l'ouvrant: *Les erreurs de VOLTAIRE! il n'est pas difficile d'en trouver dans mes Ouvrages; j'en conois plus moi même que tous mes critiques ne peuvent en découvrir. On m'accuse d'être Protestant dans l'histoire des différens de Religion; où l'on ne doit chercher que la vérité, il ne faut le montrer ni Réformé ni Catholique.*

rée par le Censeur de M. de VOLTAIRE ; comme elle nous intéresse beaucoup, en qualité de Citoyens de cette République, & de Protestans, je crois qu'il nous convient de relever une narration maligne & défectueuse. Pour ne rien hasarder, je pourrois renvoyer le lecteur à l'histoire de la Réformation de la Suisse, par M. RUCHAT, où celle de *Berne* & de *Zurich* est détaillée avec beaucoup de fidélité ; ce qui suffit pour justifier les premiers Réformateurs & le Peuple qu'ils instruisirent, & dont ils dissipèrent les erreurs.

A l'égard de la Réformation de *Genève*, on peut lire dans l'histoire de cette République par SPON le récit qu'il en fait, d'une manière simple & naïve ; on verra que cette réforme ne se fit qu'après un long & mur examen, où l'on observa une exacte impartialité, où la dispute entre les tenans Catholiques & Protestans fut parfaitement libre, & si ceux-ci triomphèrent de leurs adverfaires, ils ne durent certainement leur victoire qu'à la force de la vérité, ainsi les calomnies de nos ennemis n'ont aucun fondement (*).

C c 3

(*) Le Censeur de M. de VOLTAIRE dit que son récit de la réformation de Genève n'est qu'une altération continuelle de la vérité ; & rien n'est plus vrai que ce récit. M. de VOLTAIRE ajoute ensuite, que la manière dont les Genevois établirent chez

Le Critique de M. de VOLTAIRE allègue contre lui une autorité bien foible, ou plutôt de nulle valeur, c'est celle de Sœur JULIE, Religieuse de Ste Claire, qui a écrit le *Levain du Calvinisme à Genève* : Ce petit Livre fut imprimé à Chambéri en 1540. Comme il est devenu fort rare, & que je l'ai sous les yeux, j'en citerai quelques morceaux; on verra si cette bone Religieuse mérite mieux d'être crue que M. de VOLTAIRE. Il est dédié au Prince VICTOR de Savoie : Et comment comence la dédicace ? Le voici.

Mon ame assise en égalité de balance ne pouvoit se résoudre si VÔTRE ALTESSE, en l'avril de ses ans, agréeroit un sujet d'assés vieille naissance, une flateuse créance m'a chatouillé de l'opinion qu'elle ne s'ofenseroit pas de prendre le présent de mon cœur par les mains de ce Livre. C'est une histoire tragique, non encore abimée dans le ventre de l'ancienneté, que les picures de ces vipereaux ennemis de la croix blanche ne soient encore ouvertes à ce jour & que le Ciel n'en demande le poil du dogue, & l'écrasement du scorpion, pour nôtre guérison.

eux la Réforme, leur fait honneur, & qu'ils procédèrent très juridiquement & avec beaucoup de maturité à la proscription de l'Eglise Romaine, ce qui est encore très vrai; malgré le démenti du critique,

Le reste de l'ouvrage est à peu près du même stile. La Religieuse comence sa narration à l'an 1526. & l'Edifice de la Réformation ne fut fini & perfectioné que l'an 1535. On voit par là, qu'il fut fait à l'oïsir, & qu'on ne précipitat rien, sur un sujet aussi important; mais revenons au récit de cette Nonne.

Il étoit impossible que durant ces disputes, les bones Religieuses de Ste Claire, ne fussent fort alarmées, aussi l'étoient elles; voici come s'exprime leur Historienne.

Aucunes bones Femmes Chrétiennes, allèrent dire aux Sœurs que si les Hérétiques gagnoient, que pour tout vrai, les feroient toutes marier jeunes & vieilles, & toutes à perdition: Mais nôtre Seigneur permit que la journée passa sans aucun mal, & sans éfufion de sang.

Ici l'Historienne a raison; on ofrit à ces Religieuses de leur faire une dote & de les marier, si elles vouloient quiter volontairement le voile, & come elles le refusèrent, excepté une qui choisit un époux, on les fit conduire à Annecy où elles souhaitèrent de se retirer. Durant ce petit voiage, ces pauvres Filles étoient si novices & si crédules, qu'elles prirent un troupeau de moutons, pour un troupeau de loups; elles firent de grands cris, malgré leurs conducteurs qui tachoient de les rassurer?

Pour du sang répandu, pour cause de Ré-

ligion, il n'y en eut jamais, & rien ne fut plus paisible que le changement de Religion, qui se fit à Genève. On ne força la conscience de personne; la raison & l'Écriture Ste, voilà les seules armes dont on se servit. M de VOLTAIRE n'a donc pas tort de dire, *autant que les Anabatistes méritoient qu'on sonat le tocsin sur eux, autant les Protestans devinrent respectables aux yeux des Peuples par la manière dont leur réforme s'établit. Les Magistrats de Genève firent soutenir des thèses durant tout le mois de juin. On invita tous les Catholiques & les Protestans de tout Païs à venir y disputer. Quatre Secrétaires rédigèrent par écrit tout ce qui se dit d'essentiel pour & contre. Ensuite le grand Conseil de la Ville examina pendant deux mois le résultat des disputes, après quoi il profcrivit la Religion Romaine.*

Cette narration est tout à fait conforme à celle de SPON; voici ce qu'il dit, Livre II. page 559 (*). Les Sindics avoient ordonné que quatre Secrétaires écrivissent ce qui se diroit de part & d'autre, afin que le tout étant lû en conseil, on avisa à ce qu'on auroit ensuite à faire le grand & petit Conseil ordo-

(*) Dans le Journal de Janvier 1755. on a donné un Essai sur l'histoire de Genève, dont ceci est comme le Supplément.

nèrent que cette dispute seroit publiée de leur part à son de trompe, qu'on y inviteroit toutes sortes de Savans de la Ville & étrangers, Séculiers & Eclésiastiques, qu'on y doneroit aux uns & aux autres une entière sureté, que chacun indifferemment y pourroit disputer avec toute sorte de liberté : Qu'on défendrait sous de grandes peines, toutes injures & toutes quèrelles : Ce que l'on fit savoir aux Prêtres & aux Moines. On ordona de plus qu'il y auroit huit Comissaires de la part du Conseil, qui dirigeroient la dispute, & qui auroient soin que tout s'y passa par ordre & avec bienséance; & quatre Secrétaires pour écrire fidèlement ce qui seroit dit de part & d'autre. De ces huit Comissaires, il y en avoit quatre qui étoient ouvertement zélés Catholiques Romains; des quatres Secrétaires, il y en eut aussi deux Catholiques. Peut-on manifester plus de bone foi & d'équité. Si la Religion Romaine fut vaincue, dans cette dispute elle ne doit s'en prendre qu'à sa propre foiblesse (*). La Réformation

(*) La dispute se fit en François, & deux tenans pour l'Eglise Romaine, savoir JEAN CHAPUIS Citoyen de Genève & PIERRE CAROLI, Docteur de Sorbone, convaincus par leurs adversaires, se rangèrent de leur côté & devinrent bons Réformés. Le Conseil apella ensuite les principaux Eclésiastiques

fut donc établie à Genève le 27 Août 1535. Ceux qui ne voulurent pas la recevoir, eurent permission de sortir de la Ville, avec tout leur bien, sans être inquiétés & sans qu'il leur fut fait aucune insulte, mais ils ne pouvoient y rester, sans désobéir au Magistrat, & sans y causer du trouble, par la diversité des sentimens.

Les Genevois qui avoient réclamé long-tems envain l'assistance, les conseils, & les lumières de leur Evêque PIERRE DE LA BEAUME, qui les avoit abandonés, & dont plusieurs de ses Officiers s'étoient joints durant ces troubles à leurs ennemis, déclarèrent en plein Chapitre à ses Chanoines, qu'ils regardoient le Siège come vaquant & qu'on les prioit de servir aux Conseils de témoins de tout ce qui s'étoit passé, ne pouvant plus regarder leur Evêque, come le Pasteur & le Prince du Peuple.

Après cela, le Censeur de M. de VOLTAIRE a-t-il bone grace de s'écrier, *Devoit-il en couter beaucoup aux Genevois de s'emparer des biens de l'Evêché & du Chapitre de Genève?* Après que le conducteur de l'Eglise en négligeoit

ques Romains & ne se détermina qu'après leur avoir communiqué le résultat de sa dispute, & avoir entendu leurs raisons & leur défense.

tout à fait la conservation, & qu'il s'absentoit volontairement de la Ville, lors qu'elle avoit le plus besoin de son secours, n'eurent-ils pas raison d'appliquer ses biens & ses revenus, à l'entretien & à la conservation de la cité, & de ceux qui gouvernoient l'Eglise & son territoire?

L'article qui regarde l'Empereur JULIEN n'est guères moins défectueux que celui qui concerne la *Réformation de Genève*. M. de VOLTAIRE, dans son Histoire générale a dit, en parlant de ce Prince, *Qu'on examine en lui l'homme, le Philosophe, l'Empereur, & qu'on cherche le Prince qu'on osera lui préférer!* Le censeur se récrie beaucoup sur cet Eloge, qui est conforme à celui qu'en fait l'illustre MONTESQUIEU, l'Auteur de l'Esprit des Loix; voici ce qu'il dit: JULIEN! *un suffrage, ainsi arraché ne me rendra point complice de son apostasie: Non, il n'y a point ou après lui de Prince plus digne de gouverner les Hommes.*

M. de MONTESQUIEU, tout en garde qu'il étoit sur les erreurs de l'opinion, se laisse ici entraîner au torrent, & traite JULIEN d'Apostat; cependant un savant distingué, qui a lu son Histoire & ses ouvrages avec attention, m'a assuré que jamais JULIEN ne fut *Apostat*, puis que jamais il ne fit sincèrement profession de la Religion Chrétienne; son frère GALLUS le lui reproche vivement

dans une Lettre que l'histoire a conservée ; il est vrai que durant le règne de l'Empereur **CONSTANCE**, son cousin, qui se piquoit d'être un Chrétien zélé, il feignit de l'être ; ainsi que **HENRI IV.** fut contraint par **CHARLES IX.** après le massacre de la **ST. BARTHELEMI**, de feindre d'être Catholique ; mais l'un & l'autre de ces Princes levèrent le masque, dès qu'ils furent libres ; **HENRI** retourna à la Religion Réformée, dans laquelle il étoit né, & **JULIEN**, dont **AMMIAN MARCELLIN** fait un Héros, mais dont la superstition fait un Apostat, fit une profession ouverte du Paganisme, dont il avoit sucé les erreurs avec le lait, par l'instruction de ses maitres, & la lecture des Auteurs Paiens.

Dans le Journal Helvétique de Décembre 1758. on a donné un morceau d'histoire de l'Empereur **JULIEN** ; on loue les vertus & les talens de ce Prince, en blamant ses défauts (*) ; cette petite Histoire a été critiquée affés vivement par un Catholique savant, & qui n'a

(*) Le judicieux M. de la **BLETERIE**, dans son Histoire de l'Empereur **JULIEN**, en parle, quoique Catholique, avec impartialité ; il le loue, là où il est louable, & le condamne là où il est à blamer ; on peut joindre à des défauts de grandes vertus. Il ne décide point la Question, s'il est vrai que **JULIEN** ait voulu rebâtir les murs de Jérusalem, & qu'ils se soient écroulés par miracle.

pas répondu , parce qu'il trouve des miracles, où peut-être il n'y en a point; il croit par exemple, qu'il est vrai que lors que JULIEN se fit initié dans certains mystères du Paganisme, il aperçut divers spectres, qui prirent la fuite, lors que la crainte fit faire à ce Prince quelques signes de croix ! Mais on pourroit lui montrer que les Chrétiens n'atachoient pas alors au signe de la croix les grandes vertus qu'on y a depuis atachées. TERRULLIEN en parle simplement, come d'un signal dont se servoient les premiers Chrétiens, pour se distinguer des Paiens, & pour marquer qu'ils n'avoient pas honte de la croix du Sauveur. Il en est de ceci come de l'aparition de la Croix à CONSTANTIN, dont l'histoire paroît justement suspecte à plusieurs Auteurs Catholiques; come on ne doit pas tout rejeter, on ne doit pas aussi tout croire, crainte d'autoriser & détendre le fanatisme. Il en est aujourd'hui des prodiges, come des possessions & des sortilèges, dès qu'on a cessé de les croire, on a aussi cessé de les voir; mais il y a des gens pour qui tout est miracle & le plus grand de tous, seroit de les guérir de cette foiblesse, & de les ramener à la vérité.

JULIEN étoit lui même trop crédule, & croioit trop aveuglément les Oracles du Paganisme, dont on a démontré la fausseté: Mais il étoit Home, malgré l'étendue & la force

de son génie ; dans la guerre qu'il fit dans les Gaules, il fit voir une valeur, une grandeur d'ame, & une générosité qui le firent également respecter & aimer de ses Soldats & de ses ennemis. Il ne montra pas moins de courage dans la guerre contre les Perses, mais il manqua de prudence, & paia de son sang sa témérité & son ambition.

MEMOIRE sur les Oolithes par M. SCHMIDT Professeur Honoraire de l'Université de Bâle, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions de Paris, de celle des Sciences de Montpellier, de Toulouse, de Göttingen, Membre de plusieurs autres. A Bâle 1762.

L'Auteur de cette Dissertation prouve, qu'il y a entre les pierres, qu'on appelle communément Oolithes, quelques véritables œufs & quelques graines de plantes pétrifiées; il démontre en même tems que le plus grand nombre de ces corps ne doit point être considéré come des restes du règne animal, ou végétal ; mais qu'ils appartiennent plutôt au règne minéral, puisque une partie de ces faux Oolithes consiste en petits Aëtites, ou en fer en globules, & que les autres sont des concrétions & des stalactites, tant anciens que

modernes. On trouvera aussi dans ce Mémoire des détails & des expériences nouvelles sur la génération & sur les œufs des poissons, des crabes, & des vers qui habitent les coquillages.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE D'AMIENS célébra le 25 Août la Fête de ST. LOUIS son Patron, dont le Panégyrique fut prononcé par M. l'Abé ROUSSEL, Curé de la Paroisse de St. Jaques d'Amiens.

La Séance publique, tenue le même jour, fut ouverte par M. BACQ, Directeur, qui parla contre le préjugé qu'on ne doit pas établir d'Académie dans une Ville de Commerce.

M. BUCQUET, Procureur du Roi du Bailliage de Beauvais, accompagné de M. BOREL, Lieutenant général, de M. MARECHAL, Lieutenant particulier du même Siège & de M. l'Abé DANSE, Chanoine de la Cathédrale de la même Ville, tous quatre Membres de la Société d'Agriculture de Paris au Bureau de Beauvais, & Associés pour l'Histoire du BEAUVOISIS, lut deux articles de cette histoire, l'un concernant le BRATUSPANIUM de CESAR,

l'autre sur ST. FIRMIN Prédicateur de la foi dans la Province de Picardie.

M. BARON, Secrétaire de l'Académie fit l'éloge de M. BELIDOR & de M. le Chevalier de RODES, Académiciens morts pendant le cours de l'année.

M. SCHELLIER lut un discours contre le luxe en Architecture.

M. de ROBCOURT rendit compte des maladies endémiques qui avoient régné dans quelques Villages voisins d'Amiens & des moïens qu'il avoit employés pour guérir ceux qui en étoient ataqués.

M. l'Abé LAMIER, Curé de Serans dans le Vexin François, a remporté le Prix par un Discours sur ce sujet : *La droiture du Cœur est aussi nécessaire dans la recherche de la vérité que la justesse de l'esprit.*

M. BECQUEREL, d'Amiens, Elève de l'École de Botanique, en a eu le Prix.

L'Académie propose pour sujet d'un des Prix qu'elle doit donner le 25 Août 1763, l'Éloge de M. DU CANGE.

Et pour sujet d'un autre Prix, *Quel a été en Picardie l'état du Commerce depuis le commencement de la Monarchie? quelles seroient les branches du Commerce qui pourroient y mieux réussir & quels moïens pourroient les y faire fructifier?*

Chacun des Prix est une Médaille d'or de la valeur de trois cents livres.

Les Ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} Juin 1763 exclusivement : Ils seront adreſſés francs de port à M. BARON , Secrétaire de l'Académie à Amiens.

L'ACADEMIE des Sciences , Belles-Lettres ; & Arts de LION , propoſe pour le Prix de Philique fondé par M. CHRISTIN , qui ſera diſtribué à la Fête de ST. LOUIS 1764 , le Sujet ſuivant : *Quelle eſt la qualité nuſible que l'air contracté dans les Hôpitaux , & dans les Priſons , & quel ſeroit le meilleur moyen d'y rémédier ?*

Pour obvier a cette infection de l'air ſi capable de faire naitre & d'aggraver les maladies, on a tenté l'uſage des ventilateurs, des ventouſes, des dômes, des manches, du feu, des vapeurs. Mais ces eſſais n'ont pas été ſuivis d'une pratique univerſellement reçue. Ce défaut de ſuccès détermine l'Académie à demander aux Savans, qu'après avoir employé les expériences phiſiques, & l'obſervation médicinale pour conoitre cette qualité vicieuſe de l'air, ils tachent pour la corriger, de perfectionner & de rendre plus praticables les moyens déjà éprouvés ; ou d'en trouver un nouveau plus ſimple, plus comode, moins diſpendieux, & qui puiſſe ſe proportioner à

l'étendue des lieux, où l'on veut renouveler l'air & le purifier.

Toutes personnes pourront aspirer à ce Prix. Il n'y aura d'exception que pour les Membres de l'Académie, tels que les Académiciens ordinaires & les Vétérans. Les Associés résidant hors de Lion, auront la liberté d'y concourir.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'une manière lisible.

Les Auteurs mettront une devise à la tête de leurs Ouvrages. Ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, avec leurs nom, demeure & qualités. La Pièce qui aura remporté le Prix fera la seule dont le Billet sera ouvert.

On n'admettra point au concours les Mémoires dont les Auteurs se feront faits conoitre, directement, ou indirectement, avant la décision.

Les Ouvrages seront adressés francs de port à Lion :

Chez M. BOLLIOUD-MERMET, Secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Sciences, rue du Plat.

Ou chez M. le Président DE FLEURIEU, Secrétaire perpétuel pour la Classe des Belles-Lettres, rue Boissac.

Ou chez AIME' DE LA ROCHE, Impri-

meur-Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun Ouvrage ne sera reçu après le premier Avril 1764. L'Académie dans son Assemblée publique, qui suivra immédiatement la Fête de ST. LOUIS, proclamera la Pièce qui aura mérité les suffrages.

Le prix est une Médaille d'or, de la valeur de 300 liv. Elle sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le Sujet proposé.

Cette Médaille sera délivrée à l'Auteur même, qui se fera conoitre, ou au porteur d'une procuration de sa part, dressée en bonne forme.

UNE Lettre adressée aux Auteurs de la Société Helvétique, les ayant engagés à faire quelques changemens à leur Plan, nous nous croyons obligés de rapporter ici la nouvelle Annonce de cette Société. Nous y joindrons la Réponse qu'un de ses Membres a faite en son nom, à l'Anonyme qui lui a communiqué ses idées : Elle pourra contribuer à développer les vûes de ces généreux Patriotes, & en même tems encourager les personnes qui voudront par leurs lumières concourir à la perfection d'un établissement si utile. Voici cette Lettre & cette nouvelle Annonce, telles qu'on nous les a fait parvenir.

MONSIEUR,

„ J'AI communiqué à la Société, les réflexions que vous eûtes la bonté de me faire parvenir ; elle m'a chargé de vous témoigner sa reconnoissance : Nous avons tous été sensibles au zèle & aux lumières qui les ont dictées : Continuez, MONSIEUR, de vous intéresser pour nôtre établissement.

„ Il y a plusieurs inconvéniens atachés à nôtre Projet ; les Fondateurs en ont prévu une partie & pesé l'autre. Tout le dessein est plus compliqué qu'il ne paroît à la première vue , & la Société se flate de tirer de la nature même des inconvéniens, des ressources pour s'en garantir. Le Programme qui est joint ici explique d'une manière plus décidée que le premier, les moïens que les Instituteurs emploient pour parvenir à leur but. Vous verrez que dans la façon d'anoncer nôtre Plan, on s'est aproché de vos réflexions, autant que cela pouvoit se faire sans le changer ; mais l'une & l'autre de nos Anonces ne sont que des Esquices ; c'est l'ébauche d'un grand Tableau, qui pourra devenir très intéressant, lors qu'il sera achevé. Si vous croiez, MONSIEUR, qu'il soit à propos d'insérer cette Lettre

OCTOBRE 1762. 409.

„ avec le Progame dans le Journal, Helvétique,
„ que, je n'y mets aucune oposition ; au con-
„ traire, quoique inconu au Public, je serois
„ charmé qu'il fût avec combien d'attachement
„ ment & de respect je suis &c.

O....

Membre de la Société Helvétique.

P R O G R A M E

DE LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE.

L s'est formé en Suisse une Société dont le but est d'inspirer l'émulation. Elle souhaite de développer & d'appliquer à la pratique un penchant, qui est comun à presque tous les hommes, celui qui nous porte à augmenter le bonheur de nos semblables.

Cette Société est composée de Membres & de Correspondants. On admettra le Cultivateur, le Philosophe, la Mère de famille, le Magistrat, le Citoyen, l'Artisan &c. il n'y a ni âge, ni sexe, ni condition qui puisse exclure. Les personnes qui désirent de participer à cet établissement s'engagent aux conditions suivantes.

De nous indiquer leurs noms à leur adresse

véritables : Et pendant le cours des premiers six mois , de nous envoyer , non un Discours éloquent ou une Dissertation littéraire , mais un détail circonstancié d'une action , qui leur paroît honête & intéressante. On n'exige pas des faits extraordinaires ; il est principalement question qu'ils soient véridiques. Si les Correspondants jugent à propos de nous communiquer les noms des principaux Acteurs , nous les recevrons avec plaisir ; il seroit satisfaisant pour nous de conoitre des personnes qui ont honoré & pratiqué la vertu. Aucun récit ne sera rendu public sans la volonté positive du Correspondant ; & la Société se flate d'être au dessus du soupçon de faire un mauvais usage des Mémoires reçus. Cette pièce sera accompagnée d'un Projet „ sur la ma-
„ nière dont on pourroit faire du bien dans la
„ contrée où le Correspondant se trouve. „ Ces projets auront pour but , l'avantage du Public , ou le bonheur des particuliers. On laissera à la sensibilité & aux lumières du Correspondant le choix de son objet ; s'il est question de personnes laborieuses, qu'il seroit à propos d'encourager , de sujets intéressants, qu'il seroit avantageux d'instruire , de particuliers honêtes & indigens qu'il seroit nécessaire de secourir , on prie le Correspondant de nous envoyer leurs noms.

Les six premiers mois écoulés , la Société

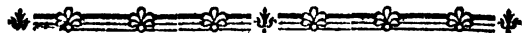
tirera parti de la diversité des personnes qui la composent, pour donner des directions particulières au Correspondant sur la manière de faire du bien. L'action qu'on lui proposera sera adaptée à sa situation; on le jugera sur le zèle & l'exactitude qu'il aura employé dans l'exécution; ce sera en même tems une commission & une épreuve.

Pendant la première Année que le Correspondant commercera avec la Société, on trouvera des moyens pour examiner, avec l'attention la plus impartiale, tout ce qui peut prouver l'excellence de son caractère & la pureté de ses mœurs; si le résultat de cet examen se trouve satisfaisant, le Correspondant sera admis come Membre dans une Société d'honnêtes gens, qui le recevront parmi eux avec la joie la plus vive & l'amitié la plus sincère; ce n'est qu'après cette époque, qu'il apprendra à conoitre ceux qui la composent.

Indépendamment des fonctions de Correspondants, que les Membres continueront toujours, ils acorderont toutes les Années deux prix, l'un à la personne qui aura envoyé la vüe la plus utile & l'anecdote la plus intéressante: L'autre à l'habitant de la Suisse, qui aura donné des preuves distinguées de modération, de bienfaisance & d'amour pour le travail; son nom sera écrit avec respect dans les Annales de la Société Helvétique. L'un & l'autre

de ces prix feront des marques honorables & non des gratifications lucratives. Si l'action couronnée est d'une influence considérable, de forte qu'elle augmente le bonheur de tout un pays, nous témoignerons nôtre reconnoissance d'une manière éclatante & publique. La Société remerciera au nom de l'humanité dont elle fera l'organe.

On invite les homes sensibles, les Patriotes de prendre part à nos ocupations. Si des Etrangers éclairés & honêtes veulent nous comuniquer leurs lumières, pour augmenter la solidité & la perfection de cet établissement, nous les recevrons avec reconnoissance. On envoie les lettres franche de port à *Zurich*, chez M. HESS, Directeur des Postes; à *Berne*, chez M. GOTTSCHALL, Libraire; à *Bâle*, chez M. SCHORNDORFF, Directeur des Postes; à *Schaffouse*, chez M. ZIEGLER, Directeur de l'Imprimerie; à *Geneve*, chez Mrs. GALLATIN, Directeurs des Postes de France; à *Neuchâtel*, chez Mrs. les EDITEURS DU JOURNAL HELVETIQUE.



FIN de l'Histoire de Melle * * * écrite par
elle même à une Amie.

LES Lettres de mon Cousin paroissent écrites exprès pour faire réussir les projets de M. de L * * & il savoit en tirer parti avec une habileté incroyable. Je n'avois garde de soupçonner qu'il fut aussi bien instruit de ma situation, & j'attribuois au hazard seul la relation qu'il y avoit entre ses discours & la correspondance de mon infidèle. „ Serois-je af-
„ sés malheureux, me disoit-il quelquefois,
„ pour avoir un Rival, auquel vous done-
„ riés la préférence ? Mais non, cela est im-
„ possible ; quel pourroit être en éfet le mor-
„ tel assés insensible, pour laisser passer tant
„ de tems sans venir à vos piés vous rendre
„ graces de son bonheur ! Seroit-il absent !
„ Mais en ce cas les lettres les plus passionées
„ vous tireroient de tems en tems de cette
„ profonde rêverie, à laquelle je n'ai vû jus-
„ ques ici aucun intervalle. D'autres fois, en
exhالتant le bonheur d'un home qui pourroit
se faire aimer de moi, il ajoutoit avec le re-
gard le plus tendre, „ vous seule ppuvez être
„ assurée de n'avoir jamais d'Amant incons-
„ tant. Quel mortel assés ingrat pourroit eef-

„fer de vous adorer, quand vous daigneriez
 „lui acorder quelque retour ! Hélas ! je ne
 „sens que trop, que même sans espoir, je
 „vous aimerai jusqu'au tombeau.

De semblables discours, & d'autres encore plus propres à flater ma vanité & à me piquer contre mon infidèle Cousin, se tenoient ordinairement après la réception de quelqu'une de ses Lettres, & dans le tems que je me trouvois déjà irritée contre lui.

Ma Mère fécondoit au mieux M. de L * *. Elle m'exhaltoit ses sentimens pour moi, sa douceur, ses complaisances, sa qualité, ses richesses, la satisfaction que lui procureroit une union come celle là. Elle faisoit valoir ses moindres attentions & ne cessoit de lui donner des éloges.

Je ne pouvois point encore me laisser persuader, & quoique je sentisse tout ce que le procédé de mon Cousin avoit pour moi d'injurieux, mon cœur plaidoit néanmoins sa cause, & il me paroissoit que s'il n'étoit plus digne de ma main, je ne devois la donner à qui que ce soit.

Je ne savois souvent que répondre à tout ce que me disoit ma Mère ; je me bornois à lui dire, qu'il ne m'étoit pas possible de penser au Mariage & que j'espérois de ses bontés, qu'elle n'useroit point de l'empire, qu'elle avoit sur moi, puisque ce seroit me rendre malheureuse pour toute ma vie.

Enfin ma Mère voulant décider mon sort ,
 me fit venir un jour dans son appartement &
 prenant un ton sérieux & imposant , que de-
 puis long-tems elle n'avoit point employé
 avec moi, elle me parla à peu près en ces ter-
 mes : „ Vous abusés de mon indulgence, &
 „ aveuglée par une passion contractée impru-
 „ demment, & que mon excès de bonté vous
 „ a laissé nourrir, vous ne voyés pas que
 „ vous manqués une occasion qui ne se repré-
 „ sentera jamais, de vous établir de la ma-
 „ nière la plus brillante. Pouvés vous pré-
 „ férer un ingrat, sans nom, sans fortune,
 „ sans amour & qui manque même à votre
 „ égard aux devoirs de la politesse la plus co-
 „ mune, à un Amant qui vous adore, qui
 „ vous donera un rang bien supérieur au vô-
 „ tre, qui jouit de richesses très considérables
 „ & qui ne peut que vous rendre heureuse
 „ par son caractère? Vous ne pouvés me
 „ faire une seule objection raisonnable contre
 „ M. de L**; il réunit tous les avantages.
 „ Faites, si vous le pouvés, un parallèle
 „ avec votre Cousin, qui puisse être à un
 „ seul égard avantageux à ce dernier. M. de
 „ L** est riche, votre Cousin ne l'est pas;
 „ M. de L** sort d'un sang illustre, celui
 „ de votre Cousin se distingue à peine dans la
 „ Bourgeoisie; M. de L** se fait un plaisir
 „ de vous offrir sa main, votre Cousin ne

„ daigne plus demander la vôtre; M. de L.*.*
 „ vous adore, votre Cousin vous méprise:
 „ Si vous avez assés peu de sentiment, pour
 „ ne pas craindre de faire l'objet de la déri-
 „ sion du Public, je vous déclare que ce n'est
 „ pas mon avis; je ne puis supporter l'idée
 „ que ma Fille ait écrit les Lettres les plus
 „ tendres à un Parent, qui auroit dû envisa-
 „ ger son alliance come le plus grand des
 „ bonheurs, & que ce même Parent l'ait dé-
 „ daignée. Mais que dira-t-on de moi, si
 „ l'on fait que j'ai eû la foiblesse de condes-
 „ cendre à un gout si bizarre & de vous laisser
 „ refuser un parti tel que M. de L.*.* ?
 „ Disposés vous donc à accepter sa main dans
 „ la semaine prochaine, ou à perdre toute ma
 „ tendresse, qui sera remplacée par la plus
 „ forte indignation.

Je me retirai dans ma chambre, sans avoir
 eu la liberté de repliquer un seul mot. Je
 m'abandonnai à la plus vive douleur, & je lui
 donai effor par des larmes abondantes. Je
 passai un jour & une nuit dans la situation la
 plus violente; enfin je me calmai un peu, &
 come je croyois ne pouvoir douter de la sincé-
 rité de la tendresse de ma Mère, & que je ne
 pouvois même pas désapprouver sa façon de
 penser, je résolus de me borner à lui deman-
 der un délai pour me résoudre: Je me ren-
 dis auprès d'elle & la suppliai de m'accorder un

mois, pour me décider dans une occasion si importante. Elle me reçut avec bonté & reprenant cet air amical avec lequel elle avoit sçu gagner ma confiance, elle me dit : „ Je
 „ veux faire plus pour vous ma chère Fille.
 „ Depuis nôtre dernière conversation, j'ai
 „ réfléchi au pouvoir qu'une première incli-
 „ nation peut avoir sur un cœur, & je me
 „ suis reprochée de vous avoir peut être parlé
 „ avec trop de sévérité. Come je cherche
 „ réellement vôtre bonheur, je souhaite que
 „ vous ayés le cœur détaché de vôtre Cousin,
 „ avant que de former des liens que je desire
 „ très forts, mais que je ne veux cependant
 „ pas acheter aux dépens de vôtre tranquillité,
 „ même actuelle, malgré tout ce que j'y vois
 „ d'avantageux pour l'avenir. Pour cet éfet,
 „ il faut avant tout nous bien assurer des dis-
 „ positions de vôtre Cousin & le faire expli-
 „ quer plus clairement encore qu'il ne l'a fait
 „ jusques ici. Si le froid de ses Lettres & mê-
 „ me ce qu'il y a eu de désobligeant n'é-
 „ toit point l'éfet d'un changement, mais de
 „ quelque mésentendu dans vôtre correspon-
 „ dance, vous serez encore la maitresse de
 „ vôtre sort; mais s'il est bien constaté,
 „ qu'il s'est rendu indigne de vous par son
 „ inconstance, alors j'exige absolument, que
 „ sans balancer vous deveniés l'Epouse de M.
 „ de L. * *.

Je fus charmée d'entendre ma Mère me parler ainsi. Quoique j'eusse de fortes raisons de croire que mon Cousin étoit réfré-
 pour moi , je me flatois encore que peut-être
 il trouveroit le secret de justifier sa conduite ,
 & dans le cas opposé , mon amour propre me
 persuadoit , que mon cœur , perdant toute
 espérance , se détacheroit aisément. En l'effet ,
 disois je , le premier qui est inconstant est le
 seul coupable. Pourquoi continuer à l'aimer ?
 Quels étoient les motifs de ma tendresse ?
 N'est-ce pas son amour même , qui fit naître
 le mien ? Cet amour cesse , l'effet ne doit
 donc plus subsister sans la cause.

J'écrivis à mon Cousin dans des termes
 propres à en avoir bientôt une réponse déci-
 sive ; ma Lettre étoit même tournée de façon ,
 que son silence pouvoit m'en servir. Je la
 rendis aussi obligeante que je le pû , sans me
 comettre trop , & j'atendois avec impatience
 le tems que je pouvois naturellement compter
 d'en avoir des nouvelles. Ce tems arrive ,
 sans qu'il donat le moindre signe de vie ;
 deux jours de couriers se passent encore ,
 sans que je pussé être mieux instruite , & je
 perdois déjà toute espérance , lorsque l'on me
 portat le dernier coup , qui devoit achever
 mon malheur.

Après une affés longue promenade , nous
 étions montés Mad. de L ** & son Fils , ma

Mère & moi , sur une terrasse du jardin , qui présentoit un fort joli point de vue , & d'où l'on découvroit très bien les avenues de la Maison. Nous aperçumes un Equipage affés leste , qui s'aprochoit & s'arrêta devant nôtre porte. Un Laquais demanda si ce n'étoit pas dans cette campagne que se trouvoient Mad. de L ** & M. son Fils , & sur ce qu'on lui répondit que oui , il retourna à son Maître , qui descendit aussi-tôt de son carosse & marcha à grands pas vers nous. Nous l'examinions atentivement , & personne de nous ne disoit le conoitre. Lorsqu'il fut près , s'adressant à ma Mère , d'un air fort aisé , j'espère , MADAME , lui dit-il , „ quoique je „ n'aye pas l'honneur d'être connu de vous , „ que vous excuserés une visite , qui en me „ fournissant l'ocasion de vous assurer de mon „ respect , me procure le plaisir d'embrasser „ un ancien Ami , que je n'avois pas vû de „ puis long-tems. „ Se tournant ensuite vers M. de L ** , qui paroissoit le regarder encore avec curiosité , come cherchant à se rapeller sa physionomie , „ je crois , lui dit-il , que vous „ ne reconoissés pas le Chevalier de P *. On fut bientôt en pays de conoissance , & il raconta diverses anecdotes de ses voyages , qui nous amusèrent agréablement jusques à l'heure du souper. On fut fort gai jusques au dessert , pendant lequel la conversation tomba

fur quelques Négocians de M*****. „ A
 „ propos , dit M. de P * en s'adressant à ma
 „ Mère , il y a un jeune home de vôtre nom
 „ dans la Ville de L * * * qui fait un excellent
 „ mariage. Il étoit dans une très grosse mai-
 „ son , où on l'aimoit beaucoup & son Pa-
 „ tron lui done sa fille. On assure que ce jeune
 „ home auroit aussi pû , s'il l'eut voulu , épou-
 „ ser une de ses parentes , dont on tait le nom,
 „ mais qu'il ne s'en est pas soucié , & qu'il fait
 „ ce dernier mariage autant par inclination
 „ que par intérêt. Quoiqu'il en soit , on se
 „ dispoit à mon départ de L*** à célébrer
 „ ces nocés , que l'on vouloit rendre très bril-
 „ lantes : C'est mon Banquier qui m'a entre-
 „ tenu de ces détails , & qui étoit fort lié avec
 „ le Père de l'Épouse „.

Tu comprends aisément ; ma chère JULIE ,
 que ce discours fut un coup de foudre pour
 moi. Je me levai avant que l'on eut remarqué
 mon émotion , & me retirai dans mon apar-
 tement. Les premiers mouvemens que j'é-
 prouvai furent de la douleur. Le dépit prit
 ensuite sa place & je trouvai que mon Cousin
 avoit poussé l'ingratitude au plus haut degré.
 Quoi , disois-je , le perfide non content d'être
 infidèle , de violer tant de sermens de n'être
 jamais qu'à moi , ose encore se faire un
 mérite auprès de ma Rivale & même dans le
 Public , de me sacrifier à sa nouvelle passion.

Par

Par où ai je mérité le ridicule qu'il veut jeter sur moi? Hélas! je ne suis coupable que pour l'avoir trop aimé; sans lui, sans cet ingrat, j'aurois déjà donné à une Mère, qui mérite tout mon respect & toute ma tendresse, la satisfaction de voir mon sort uni à un Parent qu'elle chérit & qui m'adore. Pourrai-je encore balancer à suivre sa volonté? Ma réputation, mon honneur, tout exige que mon Mariage avec M. de L** se fasse incessamment. . . . Mais reprenois-je l'instant d'après, me rendrai-je malheureuse pour une réputation chimérique? La façon de penser d'un Public doit elle me servir de règle? Je ne puis aimer M. de L** pourquoi en faire mon Epoux? Ne suis-je pas heureuse dans l'état où je suis, pourquoi le changer?

J'étois ainsi combatue, lorsque ma Mère entra dans mon appartement. „ Je n'ai pas „ voulu me retirer, dit-elle, sans passer au- „ près de vous. J'ai senti par ma propre in- „ dignation l'impression qu'a dû faire naturel- „ lement sur vous ce qu'a dit M. de P*. Vô- „ tre Cousin nous outrage, son procédé est „ indigne d'un honête home; mais croyés „ que tout cela arrive pour vôtre bonheur. Il „ faisoit un coup de cette nature pour vous „ ouvrir les yeux & vous conduire au rang „ que vous êtes destinée à occuper.

Dans la disposition d'esprit où je me

trouvois, il est aisé de comprendre que ma Mère n'eut pas de peine à me faire convenir de tous les torts de mon Cousin : Elle réussit aussi, tant par ses raisons, que par ses caresses, à arracher mon consentement pour mon Mariage avec M. de L**. Je promis de lui acorder dès le lendemain, come l'ocasion ne manqueroit pas sans doute de s'en présenter, la permission de me faire demander à ma Mère. Cela fut exécuté, & ma Mère ayant témoigné qu'elle seroit bien aise que la cérémonie se fit à Paris, dans le sein de sa Famille & de celle de mon Epoux, nous partimes encore dans la même semaine pour nous y rendre.

A peine nôtre Mariage fut il célébré, que M. de L** changea totalement de manières & de conduite. Il se montra brusque, grondeur, violent même jusqu'à la brutalité. Ma Mère ne fut pas à l'abri de ses emportemens, & ne pouvant plus continuer à vivre avec nous, elle résolut d'abrèger son séjour à Paris, pour retourner à M*****. Elle fut prévenue dans ce dessein par une ataque de plurésie, qui l'emporta, après une maladie de 11 jours. Peu avant ses derniers momens, elle me dit, dans un intervalle que lui laissoit la rêverie : " Je me reproche de vous avoir fa-
 „ crifiée, à mon ambition : Je sens à présent

„ les plus vifs remords de ma conduite pas-
 „ sée. Malheureuse que je suis; que n'ai
 „ je mieux connu M. de L**! mais j'ai été
 „ trompée & c'est un juste chatiment d'a-
 „ voir voulu moi même vous tromper.
 „ Votre cousin n'est point cou. . . Elle ne
 put achever le mot, elle perdit la parole &
 bientôt après la vie.

Après avoir rendu les derniers devoirs
 à ma Mère, il falut s'occuper à mettre ordre
 à ses affaires. M. de L**. qui par ses dé-
 penses excessives trouvoit toujours le secret
 de manquer d'argent, s'empressa de ramas-
 ser cette succession. Come la plus grosse
 partie de mon bien étoit à M*****.
 M. de L**. s'y rendit, mais il ne voulut
 absolument pas permettre que je l'y acom-
 pagnasse.

Pendant son Voyage, les paroles de ma
 Mère m'étant revenues dans l'esprit, je
 cherchai inutilement à deviner cette énigme,
 à laquelle je ne comprenois rien. Come
 j'avois toujours conservé la même Femme de
 Chambre, que ma Mère m'avoit donnée,
 je résolus de la questionner. Je l'assurai que,
 quelle part qu'elle eut dans la tromperie
 que je ne doutois pas qu'on ne m'eut faite,
 elle pouvoit compter que non seulement je
 la pardonerois, mais même que je la ré-
 compenserois genereusement, si elle ne me

déguisoit rien. Elle comença par se jeter à mes piés & me déclara que de toutes les Lettres que j'avois écrites à mon Cousin, aucune ne lui avoit été envoyée; que celles que j'avois cru recevoir en réponse étoient écrites par ma Mère elle même, qui les faisoit copier par un Ecrivain, qui avoit le dangereux talent d'imiter les écritures; que ma Mère s'étoit habilement servie de la première Lettre qu'elle m'avoit surprise, pour fournir un modèle à ce misérable; que peu après l'arrivée de M. de L**. & de sa Mère, elle les avoit mis dans le secret & que cet Ecrivain étoit ce même home, qui s'étoit doné éfrontément pour le Chevalier de P*. & qui avoit fait le récit fabuleux du prétendu Mariage de mon Cousin, le tout ensuite des Instructions qui lui avoient été donées.

Juge de ma surprise, ma chère Julie, en apprenant toute cette malheureuse trame. Je sentis pourquoi M. de L** avoit refusé de me laisser aller à M*****. & je compris également comment il avoit pu se faire, que nous eussions absolument rompu tout commerce avec mon Oncle, ce qui étoit allé jusques à ne lui donner aucun avis de mon Mariage, ni même de la mort de ma Mère, que M. de L**. n'avoit point voulu me permettre de lui écrire.

Je me trouvai extrêmement embarrassée

dans le parti que je devois prendre. Faute d'en voir un qui me convint, je restai sans rien faire.

Le repentir de ma Femme de Chambre me parut des plus sincères, ainsi que les protestations qu'elle me fit, de tacher de me faire oublier sa conduite passée, par une fidélité à toute épreuve à l'avenir. Je la conservai donc & lui donnai même toute ma confiance.

M. de L** étant revenu à Paris, avec des sommes très considérables, qu'il avoit réalisées de mon bien, loin d'en avoir plus d'égards pour moi, augmenta encore ses mauvais traitemens & j'eus de plus la douleur de le voir se plonger dans d'affreuses débauches. Il eut des maitresses dans tous les ordres, il fit entr'autres des dépenses prodigieuses pour la C****, fameuse Actrice de l'Opera, qu'un riche Financier entretenoit alors, & dans peu de tems ses biens se trouvèrent beaucoup diminués.

J'étois toujours de plus en plus victime de sa mauvaise humeur, & il n'est guères possible de se figurer tout ce que j'ai souffert pendant l'espace de quatre ans. Enfin ne pouvant plus y tenir, je pensai sérieusement aux moyens de faire cesser mon martyre & de me tirer d'esclavage. Je sentis qu'il me falloit du secours & je ne voyois absolument aucun moyen, auquel je n'eusse

m'adresser ; mais comment ? Je ne doutai pas que M. de L**. n'eut pris des précautions, pour qu'aucune de mes Lettres ne lui parvint : D'ailleurs il auroit été également difficile & dangereux de confier au papier tant de détails, qu'il falloit absolument lui faire. Je résolus d'employer dans cette occasion ma Femme de Chambre, qui étoit au fait de tout & très capable par son génie de me bien servir. Pour doner le change aux autres domestiques, je feignis d'être fort en colère contr'elle, & la grondai assés vivement & assés haut, pour être entendue dans la maison ; elle me demanda son congé sur le même ton, & je le lui donnai tout de suite.

S'étant rendue à M*****, auprès de mon Oncle, & l'ayant informé de la malheureuse situation où je me rencontrais & de tout ce qui s'étoit passé, ce cher Oncle se rendit à Paris, consulta plusieurs Avocats célèbres, qui lui déclarèrent que les faits que j'alléguois étoient plus que suffisans pour operer la cassation d'un Mariage si mal assorti : C'est en conséquence de ces avis, que le procès a comencé. J'ai tout lieu d'espérer qu'il se terminera à ma satisfaction, & je crois pouvoir assurer, que jamais je n'aurai de remords d'avoir demandé un divorce, qui me paroît fondé sur les Loix Divines & humaines.



E N I G M E.

CONTRE moi, tendre, *A*, ** pourquoi tant de
colère ?

Si je fers de couronne à la légéreté,

Je suis utile à la fidélité.

Utile ! Parlons mieux, je lui suis nécessaire,

Je m'élève au dessus de la Divinité ;

Deux fois je mets le comble à la félicité.



L O G O G R I P H E.

JE suis dans mes six pieds énémi du repos ;

Par sa nature, un chat l'est de ma tête :

De la croquer tandis qu'il se fait fête,

Dans un sac renversé mon corps se trouve enclos.





T A B L E.

| | |
|--|-----|
| E XTRAIT d'un Sermon prononcé à Berlin , à l'occasion de la Paix entre la Prusse & la Russie. | 323 |
| Essai sur la vérité de la Religion révélée & sur son utilité. | 338 |
| — Sur cette proposition de l'Académie de Besançon , les bonnes mœurs donent du lustre aux talens. | 365 |
| Les Saisons , l'Autonne. | 371 |
| Lettre à l'Editeur du Journal Etranger. | 375 |
| Livres nouveaux. | 388 |
| Nouvelles Académiques. | 399 |
| Fin de l'Histoire de Melle ** écrite par elle même à une Amie. | 409 |
| Enigme & Logogriphe. | 423 |

